

XXI. Les mystères de la forêt

Entre le moment où la F.P. eut battu suffisamment en retraite pour ne plus être en contact direct avec les Baoni et celui où, en des endroits différents, les opérations militaires reprirent contre différents groupes de révoltés, nos documents écrits se limitent à la lettre du Père Aché, que nous publions au chapitre suivant.

La F.P. avait jugé opportun de reculer suffisamment pour que tout contact soit rompu : cela évitait la contagion par d'éventuels émissaires, et permettait aussi de faire le *black-out* sur les mouvements des troupes encore loyales, les Baoni ne pouvant plus les observer directement, ni bénéficier de renseignements fournis par les villageois. Le risque était effectivement grand que les populations civiles, même celles qui ne prendraient pas ouvertement parti pour la révolte, décident de *comploter les coups*, de renseigner et de ravitailler les deux camps, se réservant de voler au secours de la victoire quand le sort des armes aurait départagé les belligérants.

Mais la F.P. se plaçait par le fait même dans une situation identique : elle perdait pratiquement toute possibilité de savoir ce que faisaient les Baoni, et cela eut des conséquences fort dommageables pour l'appréciation que les forces coloniales firent de la force et des mouvements de leurs adversaires. En effet, les officiers de la F.P. gardèrent longtemps comme présupposé que les Baoni resteraient groupés. Toute victoire sur un parti de quelque importance numérique passa dès lors pour la victoire définitive, ou du moins pour un succès décisif. Dans certains cas, on peut soupçonner cette appréciation d'être surtout destinée à la consommation personnelle de Boma et de Léopold II à qui il fallait bien jeter un os à ronger pour qu'ils se tiennent tranquilles. Le caractère définitif que l'on a attribué à la victoire de la Jindi offre même quelque apparence d'avoir été inventé plutôt à Bruxelles ou à Boma qu'à l'État-major de la F.P.. Par contre, les erreurs d'appréciation de Long à propos de Simorane ont incontestablement été commises par lui.

Cette illusion des révoltes opérant en un seul groupe a eu la vie singulièrement dure. En 1906 encore, Lejeune-Cloquet publiait (1) un *timé-* des rebelles de Dirfi à Kabambaré' qui donne à supposer que les

opérations furent menées par un groupe homogène (ce que le texte dément). De plus, comme é avait été le cas lors des opérations consécutives à la révolte de Lulubourge, la F.P. travailla obstinément sur l'hypothèse que le plan des Baoni était de se rendre, pratiquement en ligne droite, vers la région comprise entre Mulamba et Lamani, plus précisément entre Ngandu et Nyangwe (toujours l'obsession *arabo-tereta*), et qu'ils le feraient en bloc et en force. Les méditations stratégiques des militaires portèrent donc surtout sur l'inétraire qu'ils adopteraient. Les notes de Joubert témoignent de ce que l'une des hypothèses, qui devait paraître particulièrement apocalyptique, était le passage par la rive Ouest du Tanganyika, puis par l'Urua: la révolte de Ndirfi rejoignait alors celle de Lulubourge, se renforçant de toute une série de chefs de l'Est du Congo, déjà *frondeurs* qui se seraient empressés de passer à la révolte ouverte, soulevant toute l'ancienne zone sous influence Ngwana, qui aurait fourni, estimait-on, 3.000 combattants de plus, et mettant fin à la guerre Luba en tournant définitivement l'ensemble de cette énorme ethnic contre l'E.C. Un cauchemar!

Notre seule certitude est qu'après Ekwanga et Humu, les Baoni disparurent quelque part entre Ituri et la Semiki et que lorsqu'ils reparurent quelques mois plus tard ils étaient divisés en plusieurs groupes, que l'on identifia d'après les noms de ceux qui les commandaient: Changuvu, Mulamba, Saliboko, Kandolo, etc... L'historiographie de la F.P. se hâte de conclure: 'Fort heureusement, ces mutins ne s'entendaient guère et n'avaient d'autres desseins bien établis que de piller et ravager la contrée en se déplaçant vers leur pays d'origine. La question du commandement suscita sans doute beaucoup de palabres chez eux... Après quelques jours, la division se mit dans leurs rangs et quatre groupes importants se constituèrent' (2).

Nous nous proposons donc d'adopter une attitude un peu plus sérieuse et de ne pas conclure en quatre coups de cuiller à pot que les Baoni étaient divisés en factions rivales. C'est une hypothèse qui mérite d'être sérieusement examinée, mais ce n'est rien de plus, et sûrement pas une certitude.

Si division il y eut, quels peuvent avoir été les clivages qui pouvaient la déterminer?

Nous savons que les révoltés, au nombre d'environ six mille, étaient répartis à peu près par moitié en militaires, ayant fait partie de la F.P. proprement dite, et en auxiliaires. Malgré le caractère fragmentaire de nos informations sur les chefs de la rébellion, nous savons en tous cas qu'il y a parmi eux des militaires, comme Mulamba, Changuvu et Saliboko, et des dignitaires coutumiers servant comme chefs d'auxiliaires comme Kandolo et Munie Poré. Dans les mois qui suivirent, s'y ajoutèrent

quelques chefs coutumiers passant à la révolte avec leurs hommes, sans avoir été auxiliaires. Il ne semble pas qu'immédiatement après la révolte les Baoni aient remis en question le rôle des leaders mis en place soit par l'E.C. soit par la coutume: les unités se sont révoltées telles que l'E.C. les avait faites, et c'est l'E.C. qui est responsable de leur composition comme de leur rébellion. Mais il est permis de supposer que les militaires et les auxiliaires pouvaient avoir des tendances à se comporter en groupes distincts, ce qui était de nature à provoquer des frictions entre Baoni. On peut imaginer des conflits d'autorité entre des militaires prétendant à la supériorité du fait de leurs connaissances, et des chefs auxiliaires se targuant de tenir leur autorité, non des Blancs, mais de la coutume. Si tant est qu'il soit exact que la mort de Mulamba soit due à Kandolo, on pourrait imaginer une opposition de ce genre derrière cet assassinat, puisqu'il y a élimination d'un militaire par un auxiliaire. Il y a contre cette thèse le fait que nous n'avons aucun témoignage qui donne à penser que la F.P. ait jamais eu affaire à des groupes entièrement militaires ou entièrement auxiliaires. La chose n'aurait sans doute pas échappé à l'oeil exercé de spécialistes!

La tentation est évidemment grande de ressortir le bon vieil épouvantail tribal et de supposer que c'est par tribus que les Baoni se sont divisés et regroupés. L'ennui c'est qu'alors on aurait eu affaire au bas mot à une quarantaine de groupes différents, ce qui ne s'est jamais réalisé. Là où il y avait une certaine cohérence ethnique, c'est-à-dire avant tout chez les auxiliaires, elle a persisté, c'est tout. Encore une fois, cette cohérence-là n'est pas l'oeuvre des Baoni, mais celle de l'E.C.

S'il est clair qu'il y eut un conflit à un moment donné puisque Mulamba fut tué, apparemment par Kandolo, on ne peut guère savoir si la division en plusieurs groupes y est liée. En effet, nous savons par Achte que les Baoni envoyaient en mission des détachements qui pouvaient être importants (plusieurs centaines d'hommes). De tels détachements n'ont-ils pas été pris parfois par la F.P. pour des groupes autonomes? (3)

En effet, les révoltés avaient tout avantage à se disperser, que ce soit pour des raisons tactiques ou pour assurer leur ravitaillement. La région où ils se trouvaient est la plus haute et l'une des plus accidentées du Congo. Elle est en partie boisée et en partie couverte de *savane de montagne*, c'est-à-dire d'une végétation plus clairssemée, due à l'altitude, bien que l'Équateur ne soit pas très éloigné (d'où des pluies fréquentes et diluviennes). Surveiller ce terrain accidenté et y prendre d'élémentaires mesures de sécurité et trouver du ravitaillement (Achte dit qu'ils chassaient l'éléphant) imposait une certaine dispersion. Les Baoni disposaient certes des réserves prises à la F.P. Mais nous savons que celle-ci

manquant elle-même cruellement de ravitaillement : la famine fut même une des causes de la révolte. De plus, dans des scènes de panique et de pillage comme celle d'Humu, il se gâche bien plus de matériel qu'il ne s'en salue; on y voit des gens fouler aux pieds des sacs de farines pour s'emparer d'une horloge à coucou hors d'usage! Il y a donc eu, selon toute vraisemblance, un important gâchis. De plus, il est toujours nécessaire de se procurer des vivres frais.

Quelles que soient les raisons qui amenaient les Baoni à détacher des forces vers tel ou tel point, il est un fait que lorsque Achte rendit aux Baoni sa *visite* involontaire en avril 1897, l'unité de commandement existait, bien que le camp où séjourna le missionnaire ne contînt plus que deux à trois mille hommes, soit à peu près la moitié des révoltés (4). La F.P. (5) donne la composition suivante de ses quatre groupes, distincts apparemment surtout parce qu'elles les a rencontrés séparément au combat :

- un groupe commandé par Salihoko, caporal, rassemblant tous ceux qui appartenaient au groupe culturel Luba (Luba, Songye, Bangubangu...) et un certain nombre d'hommes originaires du Matela
- un groupe commandé par Changuvu, sergent, composé apparemment avant tout de gens originaires du Nord-Tanganyika
- Kandolo garda le commandement de ses auxiliaires, généralement tetela/kusu
- Munie Pore fit de même avec ses hommes originaires de la région de Nyangwe. Recrutés parmi les anciens auxiliaires des Ngwana et de Munie Mohara/Mtagamoyo, ils étaient de toutes provenances imaginables.

La F.P. ajoute que le sous-officier Mulamba commandait un groupe où l'on trouvait surtout des militaires tetela/kusu, et exerça au début le pouvoir suprême. Au fur et à mesure des défaites des uns, puis des autres devant la F.P., les débris des troupes récemment dispersées allaient grossir les autres fractions, de sorte qu'il y eut un brassage continu, auquel venait s'ajouter l'arrivée de *nouvelles recrues* venant des populations locales. Ajoutons que la F.P. ne pouvait baser son appréciation sur l'origine des révoltés que sur l'appartenance ethnique des morts et des blessés (6) et sur les informations, toujours suspectes, fournies par les révoltés que l'on pouvait capturer. C'est tout de même un peu mince! Cette situation si claire est contredite par un certain nombre de faits. Le Père Achte a rencontré dans le même camp Mulamba et Kandolo. Et il ne serait pas étonnant que l'homme du Maniema qui dépensa en vain tant d'éloquence pour obtenir sa tête ait été Munie Pore.

Les origines du groupe Salihoko sont controversées. Pour Lejeune-Choquet (7), il s'agit des Baoni qui réussirent à échapper aux soldats de

Henry après la défaite de la Lindi. Henry lui-même (8) et la F.P. (9) avancent que Salihoko et environ six cents hommes quitterent le gros des révoltés parce qu'ils s'opposèrent au meurtre de Mulamba par Kandolo, ou du moins à ce que Kandolo succède à son prédécesseur, à la fin de juin 1897.

Nous penchons pour l'hypothèse suivante. La séparation géographique des groupes peut s'expliquer de façon suffisante par des considérations militaires qui étaient parfaitement à la portée des Baoni. Progresser en plusieurs colonnes lorsqu'on est en pays ennemi était une pratique courante dans l'art militaire bantou, et ils avaient dû pratiquer maintes fois cette manœuvre avec la F.P. Elle offre de plus l'avantage de faciliter le ravitaillement, considération à laquelle les révoltés devaient être sensibles après la terrible marche vers le Nil.

Le détachement de Changuvu passa sans encombre, et atteignit le Tanganyika. La chance y joua un certain rôle. Mais il faut aussi remarquer que les hommes qui devaient progresser droit vers le Sud étaient dans leur majorité des ressortissants de cette contrée (ce qui peut expliquer la composition du groupe Changuvu, dans l'hypothèse où il aurait eu le rôle d'une simple avant-garde). Les hommes de ce groupe ont très vite été en pays de connaissance. Un autre facteur important consistait dans les qualités personnelles de Changuvu : était sans conteste un homme intelligent, rusé, un entraîneur d'hommes et un homme de cœur. Les Baoni lui doivent quelques-uns de leurs plus beaux succès militaires. Les Blancs de la F.P. lui ont rendu dans plus d'un document le seul hommage dont ils étaient capable : ils en avaient peur. Selon toute apparence, Mulamba, Kandolo et Salihoko n'ont, pendant longtemps, formé qu'un seul groupe. L'hypothèse du départ de Salihoko comme protestation contre le meurtre de Mulamba — et surtout contre l'accession au pouvoir de Kandolo — cadrerait assez bien avec l'origine de son groupe. Comme on l'a vu à propos de la révolte de Luluabourg, la sécession d'une minorité, lorsqu'elle est significative, est un péché mignon des Luba. Ledit groupe subit des revers et ses hommes revinrent rapidement se joindre à ceux de Kandolo. Lorsque celui-ci fut tué, on donna à son successeur le nom de Piani Kandolo ce qui semble prouver que la légitimité de son autorité n'était pas mise en cause (Piani désigne le nouveau chef, par opposition à *Munie*). Avec Munie Pore, par contre, il y a toute apparence d'un conflit portant sur le fond même des choses.

Nous retrouvons ici le clivage qui était déjà sensible à Luluabourg, entre les modérés et les extrémistes. Certains des Baoni étaient partisans d'une ligne modérée; élimination des officiers, actions défensives s'il y avait lieu, mais pas de guerre à outrance, pas de meurtres gratuits

de Blancs n'ayant pas de rapport direct avec l'ÉIC). Leur programme était: rentrer chez soi, avec vigilance et le doigt sur la gâchette, mais rien d'autre. Les eût-on laissés passer qu'ils auraient sans doute été cultiver le manioc et élever des chevres dans leur village natal. C'était de toute façon déjà un programme parfaitement réaliste et auquel on ne pouvait croire qu'à condition de tout ignorer de l'Europe et de la nature même du phénomène colonial: c'était leur cas. Kandolo, Mulamba et la majorité des Baoni semblent avoir été de cette tendance.

Munie Pore, outre un ressentiment personnel lié à la mort de son père, semble avoir caressé des rêves plus ambitieux: un peu dans le style des Nywana de 1892: élimination totale des Européens, reconstitution de la zone Nywana telle qu'elle était du temps de Tippo-Tip... Il se pourrait donc que la séparation de Munie Pore d'avec le reste des Baoni ait un rapport avec ce désaccord. Cela n'implique pas qu'il y eut une sorte de divorce entre les Baoni. Munie Pore a pu aussi se faire attribuer une mission qui l'éloignait de ses collègues et le rapprochait du Lualaba. Comme il échoua devant Mawambi et fut tué à Kisenge en juin 1897, il n'eut guère la possibilité de mettre ses intentions en pratique.

Notre hypothèse est donc que l'unité de commandement a persisté parmi les révoltés: les revers militaires éliminèrent rapidement les *sécessions* de Kandolo et Munie Pore, si tant est qu'on puisse réellement les considérer comme telles. L'autonomie de Changuvu ne serait pas venue de son fait, mais de sa séparation involontaire d'avec ses camarades. Il semble d'ailleurs avoir accepté l'autorité de Piani Kandolo quand tous les révoltés furent regroupés dans le Maniema, et c'est par élimination physique des autres chefs qu'il parvint à l'autorité suprême.

Ce qui pose précisément le problème de l'autorité exercée par Mulamba et ses successeurs: quelle en était la nature. Achte emploie le mot de *roi*... et constate un peu plus tard que les révoltés n'ont aucun respect pour leurs chefs... Il est probable que le saint homme était quelque peu déformé par sa fréquentation du royaume de Toro en Ouganda. Les royaumes des Grands Laes ont une étiquette extrêmement cérémonieuse, des rites raffinés qui auraient fait pâlir d'envie Louis XIV. Par comparaison, les allures fort libres que les Congolais prennent avec leurs chefs ne peuvent évidemment donner que l'impression que tout le monde se tape sur le ventre dans une atmosphère générale de copinage bon enfant, mais un tantinet vulgaire.

Mulamba, dans la description d'Achte, a indéniablement des comportements de chef coutumier, et ce qu'on a parfois appelé le *procès* d'Achte en est un bel exemple. Mulamba arrive avec un groupe relativement nombreux, portant deux chaises: l'une pour lui, l'autre pour le missionnaire. Assis, il parle le premier et explique pourquoi il estime

devoir laisser à Achte la vie sauve et la liberté. Quelqu'un (peut-être Munie Pore ou Shamu Kano, sûrement en tous cas l'un de leurs partisans) fait un violent discours en sens contraire. Après quoi Mulamba, soulignant le fait qu'ils étaient assis de compagnie, invita ceux qui désiraient tuer le missionnaire à les tuer l'un et l'autre. Il se peut que Mulamba ait fini par pérorer de ce genre de rituel social consistant à mettre sa vie dans la balance à propos d'une décision. Et cette expression ne doit aucunement être prise dans un sens symbolique: quand on parle de tuer, dans ce contexte, c'est bien de tuer qu'il s'agit.

Remarquons qu'un *procès*, au sens propre du terme, se serait déroulé tout autrement: Mulamba aurait bien été assis, mais Achte n'aurait pas disposé d'un siège identique à celui du chef. Celui-ci n'aurait pas non plus parlé le premier. Il aurait pris Achte et celui qui voulait sa mort d'exposer leurs arguments, aurait posé des questions, laissé les autres notables s'exprimer et aurait parlé le dernier.

Tout cela laisse l'impression d'une organisation sur le mode traditionnel, calquée sur celle des tribus ayant une organisation ou l'autorité personnelle se tempère fortement de collégialité. Mulamba a peut-être un peu trop considéré cette dernière comme négligeable.

Compte tenu du contexte, c'est-à-dire des références qu'ils avaient, des modes de fonctionnement social qu'ils connaissaient et de ce qu'ils pouvaient imaginer sur cette base, les Baoni semblent avoir choisi le type d'autorité le plus démocratique qui fut à leur portée. Mais cette autorité, dont les références traditionnelles sont évidentes, s'exerçait désormais sur un ensemble pluri-ethnique, où l'on semblait même avoir conscience du sort de l'ensemble des Noirs. Quelques détails sont même singulièrement modernes, telle la fabrication de drapeaux rouge et blanc (à Lulubourg on avait conservé ceux de l'ÉIC). Mais il est temps d'accompagner le Père Achte et de leur rendre visite.

XXII. L'aventure du Père Achte

Quant à savoir ce qui se passait chez les Baoni, nous en sommes en grande partie réduits à écouter *l'homme qui a vu l'homme qui a vu l'ours*. Les documents de l'époque, émanant de la F. P., tirent leurs informations de ce que disent des villageois ou des prisonniers, dont la sincérité est suspecte. Ils sont de plus intégrés dans des rapports adressés par les officiers à leurs supérieurs, ce qui peut aussi avoir incité les scripteurs à *amalgamer* les faits. Lorsqu'une tentative de contact et de négociation avec les révoltés eut lieu, pendant l'*interim* de Van Ciele, la délégation de l'ÉIC fut prudemment composée de grades noirs, dont nous ne connaissons le rapport que par ce que Long en écrivit à Van Ciele. La situation est pratiquement la même dans les documents missionnaires: ils rapportent ce que les indigènes ont dit. Tout au plus peut-on supposer que les indigènes leur parlaient plus librement qu'ils ne le faisaient avec les militaires. La mémoire populaire, nous l'avons dit, ne donne plus, elle non plus, accès à des souvenirs directs.

Il n'y a qu'une exception: en avril 1897, un missionnaire français, attaché à une mission de l'Ouganda mais visitant des catéchumènes sur le territoire de l'ÉIC¹⁾ fut capturé par les Baoni, puis relâché après avoir pu parler avec eux pendant un temps assez long. Le 5 mai 1897, il adressa un rapport sur son aventure à Mgr. Livinhac, Supérieur Général des Pères Blancs. Ce document est le seul témoignage direct existant, d'une personne qui est allée personnellement de l'autre côté des lignes.

Le document (2) dans son état actuel a été corrigé par Mgr. Livinhac avant la publication partielle de cette lettre dans *les Missions d'Afrique* des Pères Blancs. C'est à cette version que remontent les extraits cités par la *Belgique Coloniale* et repris par la F. P. (3), (4). Leblond, biographe du P. Achte en a fait une publication plus complète dans un ouvrage devenu introuvable (4).

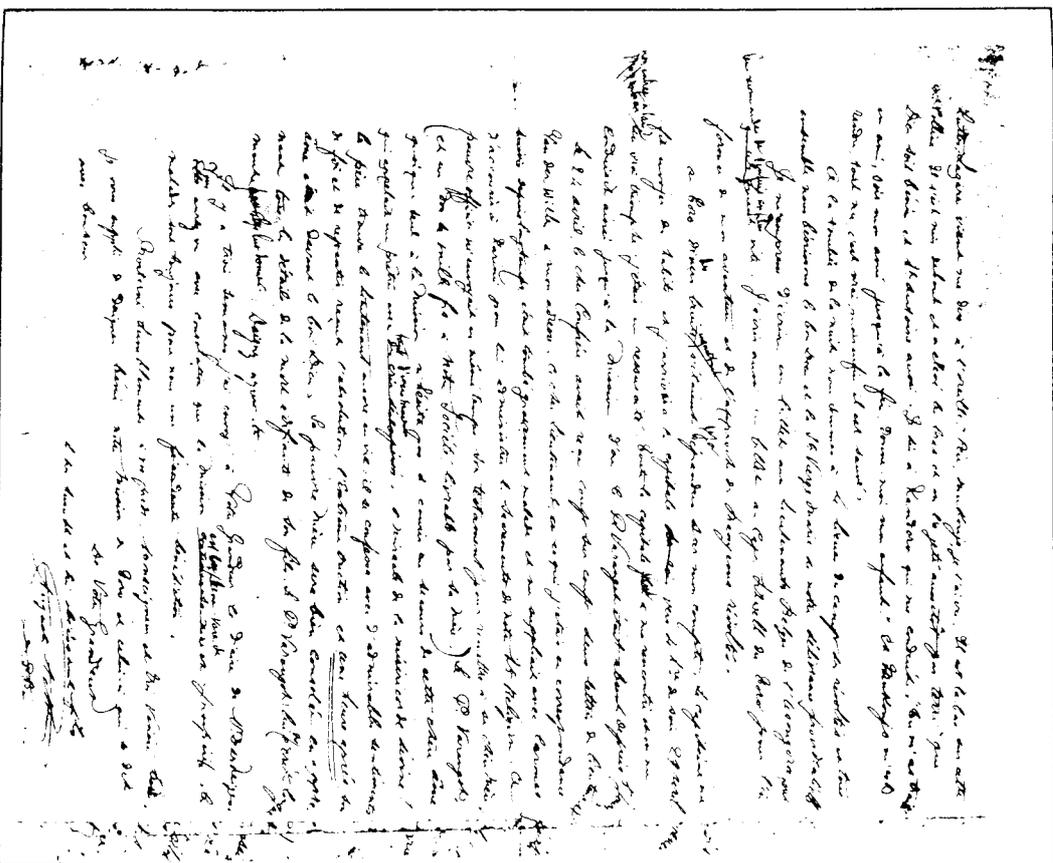
NOTES

- 1) Op. cit. page 153.
- 2) F. P., op. cit. page 405.
- 3) Et il n'est pas interdit de penser que les prisonniers interrogés par la F. P. ont préféré affirmer qu'ils faisaient partie d'un groupe séparé, n'avaient plus de contact avec les autres Baoni et donc ne pouvaient donner aucun renseignement sur leurs camarades. Pour un prisonnier de guerre, passer pour l'idiot dont il n'y a rien à tirer est souvent la situation la plus confortable!
- 4) Toute la question est évidemment de savoir dans quelle mesure on peut faire confiance au coup d'œil du Père Achte. Nous n'avons malheureusement aucun élément permettant de savoir quelle était l'acuité de ses estimations. Pour le texte lui-même, on voudra bien se reporter au chapitre suivant.
- 5) F. P., op. cit. pages 405-406. On nous laisse hélas dans l'ignorance des sources dans lesquelles on puise. Sans doute des interrogatoires de prisonniers ou de villageois, repris dans les rapports militaires.
- 6) L'identification ethnique de cadavres était à l'époque possible. On n'avait en effet pas encore renoncé à diverses marques distinctives: tatouages, scarifications, dents lincées, etc.
- 7) Op. cit. page 155.
- 8) Historique sommaire de la campagne de la Lindi. Bulletin IC RB, XIX-2, 1949.
- 9) Op. cit. page 412.

Les corrections de Livinhac, dans la plupart des cas, sont surtout stylistiques. Ainsi, la ou Achte écritait, assez platelement il faut l'admettre, *C'est le soir déjà* son supérieur y substitue *Le jour est déjà à son déclin*. Moins innocemment, il a ajouté deux phrases qui *relativisent* les récriminations des Brioni, dont une partie est de plus délibérément omise. Ceci avait sans aucun doute pour but de ne pas s'exposer à des frictions avec P.E.C., dont les officiers sont décrits sous un jour fort peu sympathique. Il faut d'ailleurs remarquer en passant, à propos de cette *correction*, que la lettre d'Achte était un document interne, que même son auteur ne destinait nullement à l'opinion publique, mais à son seul supérieur. Que celui-ci ait ensuite jugé opportun de ne laisser filtrer vers l'extérieur qu'une partie de l'information dont il disposait, en partie dans le but de ne pas se brouiller avec le pouvoir temporel ne constitue ni une exception ni une nouveauté; c'est encore aujourd'hui dans bien des cas l'attitude de la hiérarchie catholique.

Il nous a donc paru intéressant de publier ce document d'une manière qui essaye de rendre compte de l'état dans lequel il est actuellement. Dans ce but, nous avons rétabli le texte d'Achte, mais en conservant entre parenthèses et marquées '1' les modifications apportées par Livinhac. Les modifications apportées au texte original sont en effet faciles à reconnaître: les écritures des deux rédacteurs sont très différentes (5) et, heureusement pour nous, les ratures ont été faites d'un trait de plume léger qui permet de lire aisément le texte original. Afin d'éviter les confusions, les parenthèses provenant d'Achte sont marquées A. Comme d'habitude, nous avons respecté la graphie de l'auteur, même pour les noms propres ou africains qu'il transcrit d'une manière différant quelque peu de celle qui a été entretemps reçue. Nous avons pensé, en effet, que la manière dont le texte avait été traité par Mgr. Livinhac avant d'être livré au public constituait en elle-même un renseignement de nature à retenir l'attention des historiens.

Lettre du P. Achte à Mgr. Livinhac, réduite à + 1/3. On reconnaît aisément les annotations de Mgr. Livinhac. La numérotation des pages est contemporaine.



Toro
Notre Dame des Neiges

JMJ

5 Mai 1897

Monsieur et très Vénéré Père,

Le 19 Avril je partis pour visiter les quelques catéchumènes d'au-delà de la Semliki (6). Les missionnaires anglicans y étaient déjà allés 5 fois

pour y encourager un chef, leur rapté depuis 4 ans, grâce au roi Krapana. Nos catéchumènes se demandaient avec impatience quand ils verraient eux aussi leur missionnaire (7). Je n'avais que trop tardé.

Après deux journées de marche, on traverse la Semlki sur une baraque qui est un tronç d'arbre creusé (L.: une pirogue, qui est un simple tronç). Le fleuve a une profondeur de 7 à 8 mètres et une largeur de 50 à 60 mètres, son cours est rapide et ses eaux rejoignent de coccolles.

Le pays en deça de la Semlki qui est encore dans la sphère anglaise occupe une 15^e aine de village, il y a peu de monde (L.: compte une 15 aine de villages peu peuplés du reste, corrigé ensuite en *à moitié dépeuplé*). Deux plus de 10 mois (L.: en effet) des soldats du poste belge de Kabali se permettent des excursions et des razzias qui inquiètent fort nos familles indigènes. Aujourd'hui on parle même de l'arrivée du belge de Kabali. Je me rends jusqu'à Matega, gros village à 6 lieues du fleuve (8) et me voilà soudain en face de 30 soldats du (L.: de l'officier) Belge. Ils me présentent leur drapeau et me disent qu'ils sont envoyés par leur Blanc pour s'emparer de la route qui mène au poste belge de l'Isongora. Leur Blanc n'est qu'à 3 lieues d'ici et il sera enchanté de me voir. C'est le soir déjà. (L.: Le jour est déjà à son déclin). Un indigène m'affirme avoir vu le Blanc et son drapeau hissé au haut de la tente. La nuit il semble qu'on nous entoure et je dis à un de mes néo-chrétiens: Si donc nous étions (L.: serions-nous) entre les mains des révoltés dont le Belge de l'Isongora m'a écrit (L.: annoncé) ces jours-ci la révolte (L.: rébellion)? Mais non. Les révoltés ne peuvent être ici, c'est impossible. D'ailleurs, c'est trop tard (L.: y seraient-ils, impossible de leur échapper)! Il faut avancer. Vers 10 h. du matin on gravit une haute montagne et on débouche devant une petite plaine couverte de tentes européennes, de hautes, d'hommes, de femmes, d'enfants! Nous sommes perdus, voici les révoltés, aussi nombreux, comme ils me le diront plus tard, que l'herbe des champs. On me conduit poliment vers la tente... du Blanc. Elle est sur une petite hauteur et a le drapeau belge (9) flottant sur son pignon.

En descendant au passage, on me salue en français, un matin vient même me complimenter en belge (L.: en flamand). J'ai bien garde de lui répondre. J'arrive auprès d'un hangar, genre Kiosque ou on fume la pipe à l'ombre. Une vingtaine de belles chaises y sont étalées, c'est un peu trop pour un seul Blanc. (L.: Une vingtaine de belles chaises européennes attirent mon attention et me donnent de légers pressentiments que confirme le spectacle qui s'offre alors à mes yeux). En revanche, voici (supprimé par L.:) 40 à 50 beaux (supprimé par L.:) nègres habillés du pantalon d'officier et de la veste à 2 ou 3 galons d'or; un magnifique képi, également à 2 ou 3 galons d'or (10) orne leur noir chef (L.: noir

chef) et un revolver pend à leur coté. Je ne sais plus quelle contenance leur, mais on ne me laisse pas longtemps dans l'indécision. Soudain des mains se posent violemment sur moi; chapeau, rosace, montre, chapelet, toutes mes poches, ma gandouza même, tout disparaît en un clin d'œil. Des cris sauvages: tuez-le, tuez-le! retentissent à mes oreilles; je vois de nombreux fusils braqués sur moi, mais ceux qui m'entourent de plus près pour me piller orientent leurs amis: Ne tirez pas, vous allez nous entendre... Honte et puis nous le tuons. Tout cela avant d'être une minute à peine. Je n'avais plus que la chemise d'attaché sur le corps. De tout cœur, distinctement, je dis: Ste. Vierge Marie, à mon secours! et je crie tout haut: Je suis un homme de Dieu, laissez-moi! (heureusement que je savais le Kisouahili). Dieu qui tient dans sa main le cœur des hommes, changera subitement le cœur des plus acharnés à ma perte. A l'instant, plusieurs se mettent à me défendre: l'un ramasse les débris de mon saroual (L.: ma culotte) (11) et me l'ajuste assez convenablement, un autre me laisse prendre (L.: m'offre) son chapeau et le poser (L.: je le pose) sur ma tête exposée à un soleil de feu. Je suis tiré en tous sens; les uns veulent me tuer, les autres me défendent; ceux-la persistent à m'attacher les mains et les coudes, ceux-ci s'efforcent de me délier. Ces tiraillements dureront bien 2 minutes (phrase supprimée par L.:). Pendant ce temps, 2 ou 3 nyampara avaient trouvé des bâtons, et vinrent faire pleuvoir les coups sur mes assaillants et sur mes défenseurs indistinctement et me dégagèrent. J'étais sauvé (supprimé par L.:)! On me conduit sous le hangar; je m'assieds sur une longue chaise, en face de Mulamba, leur roi, et en face de Kandolo, leur 1^{er} nyampara. J'essaye d'expliquer qui je suis et ce qu'est un *padri* français (12). A chaque instant on m'interrompt: Nous avons tué les Belges qui nous appelaient des animaux, *nyama*, et qui tuaient nos chefs et nos frères comme on tue des chevres! (L.: De pareilles exagérations sont toutes naturelles dans la bouche de moins exaspérés). Ayant répété 20 fois que je ne suis pas Belge, que je ne leur ai fait aucun mal, je crois plus sage de laisser à ces terribles enfants de la nature de déverser le trop plein de leur cœur contre les Belges et je les interroge à mon tour... Je semble les écouter avec intérêt et je suis d'emblée leur ami. On m'offre du café, et du bon! (L.: un excellent café) (13).

Ils m'ont raconté de la part des Belges des injustices incroyables comme de servir et de travailler de longs mois sans récompense aucune malgré les promesses et des cruautés inouïes, ainsi pour la moindre faute le *khoko* (*skezi* A) (14), la pendaison, la fusillade. Ils m'ont nommé plus de 40 grands chefs et nyampara *pendus* pour une peccadille d'après eux; on ne compte pas le petit monde qui a été pendu ou fusillé; c'était à l'ordre du jour. Cela me rappelle l'aveu d'un pauvre lieutenant qui, à la

nouvelle de la 1. révolte, disait: 'Nous avons trop tué!'

Puisque cette lettre est intime, je citerai quelques faits.

Un officier *Kichwa Minkibwa* (15) a fusillé en un seul jour 60 soldats et leur *nyamapara* Kilonge parce qu'ils refusaient de travailler la terre un jour de dimanche.

Un autre *Lohane* (16) fit faire une grande fosse pour y jeter vivantes les victimes de sa cruauté à *Mulda* et à tué plusieurs chefs et *nyampara*.

Un autre *Kambakamba* (17), il aimait la corde! à Nangwé poussa la cruauté jusqu'à verser de ses propres mains du sel et du poivre sur les plaies saignantes faites par le sikoti (kiboko A) et faisait jeter vivants dans le fleuve Langalaba, les malades de son poste, disant qu'il ne voulait pas qu'on fût malade.

Une fois des centaines de Manyema allèrent auprès du Baron Dhanis et demandèrent à recevoir leur paie et à rentrer chez eux. Il refusa, les traitant d'esclaves. On les a transportés de leur pays pour les incorporer à l'armée. En route, ils étaient porteurs plutôt que soldats: au camp, dans les postes, ils travaillaient la terre depuis 6 heures du matin jusqu'à 6 heures du soir (18). 'Voilà, répétaient-ils, la récompense que nous avons eue pour avoir aidé les Belges à vaincre les Arabes, les Wangwana et les tribus de Washenzi (19), et quand nous réclamions, on nous répondait que nous étions des esclaves, des *nyama*, sales bêtes (sic A), cochons (sic A). De plus, on nous défendait de manger de la viande et on nous enlevait les chèvres que nous pouvions nous procurer; ajoutez à cela pour expliquer un peu la rigueur du châtiement de Dieu, les deux blasphèmes répétés les plus graves par la théologie. J'en ai été l'auditeur écœuré: 'boy, leta kiti...sahani...kombe' (20) et un horrible blasphème en un très bon français. C'était une imitation achevée des officiers.

De plus les Belges, menant les Manyema contre les Derviches, commentent la grande faute de leur dire: 'Nous vous menons combattre contre Dieu'. C'est malheureux disaient aux Nègres: 'Nous avons tué Dieu en Europe, le dieu des derviches ne saura tenir contre nous'. Avec ce cinisme (sic) du blasphème, ils pensaient se jouer de la superstition de ces pauvres patiens Manyema qu'ils auraient dû évangéliser depuis 6 ans qu'ils sont au Manyema (21)!!! L'heure du châtiement avait sonné. Et en voici l'histoire tragique (22) (L.: Voici l'histoire tragique qu'ils me racontèrent).

L'avant-garde, composée de 1.000 soldats, et conduite par 9 Blancs, est arrivée sur les bords du Jabili (il y a peut-être 4 mois de cela A). Deux officiers ordonnent de donner du sikoti (L.: grosse lanterne de peau d'hippopotame) à un *nyamapara*. C'est lui-ci reçoit ses 100 coups (23). Ce sont les derniers.

Les trois grands *nyamapara* Kandoro, Sadiki et Kalukula (c'est Kan-

doro qui me raconte le fait) font circuler le mot d'ordre de la révolte. Ils sont exaspérés. Ils veulent échapper au *Dieu* des derviches, au bâton et à la corde des Belges et du même coup se venger et venger leurs compatriotes battus, pendus, fusillés depuis des années. La nuit arrive: soudain deux Blancs tombent de leur chaise frappés au cœur, cinq autres sont tués aussi par des balles et les deux autres se sauvent à la faveur des ténèbres. Tout est pillé.

Le baron Dhanis poursuit les révoltés (24). Il a une armée de 4 à 5.000 soldats commandée par de nombreux Blancs. (L.: Il atteint les révoltés sur les rives de l'Ihuri). Deux de ses principaux *nyamapara* Manyema sont Mulamba et Almasi, qu'il croit fidèles au devoir. Mais, me disait Mulamba: 'Il y a trois ans que j'étoiffe et que j'annasse dans mon cœur la haine des Belges. Quand je vis Dhanis (Fimbo nyingi A) en face de mes compatriotes révoltés, j'ai ressenti de bonheur: c'était le moment de la délivrance et de la vengeance!'

Le baron Dhanis dispose donc son armée, place les sentinelles et les européens s'en vont dormir espérant un sûr succès pour le lendemain. Vers 2 heures de la nuit, les révoltés, de connivence avec les Manyema du camp de Dhanis, passent le fleuve en silence. Les premiers sont à peine au milieu du fleuve qu'ils sont aperçus par les sentinelles qui leur tirent dessus: c'est le signal que tous les Manyema attendent. Une fusillade furieuse commence de tous les côtés à la fois. Les Belges sortent de leur lit et veulent donner des ordres. Mais où est l'ennemi et où le soldat fidèle? La révolte est partout. Partout on tire sur les Blancs et les Haoussa (L.: ? -le mot est effectivement peu lisible-). Le soleil se lève enfin et éclaire un bien triste désastre: les cadavres de plusieurs centaines de Hausa (mot retracé par L.) jonchent le sol: 7 Belges gisent aussi à terre, tous les autres ont fui, n'emportant absolument rien. Le fusil même du baron Dhanis (on me l'a montré), 18 canons, des bombes, toutes les munitions de l'expédition, toutes les provisions, les tentes, les affaires (L.: effets) des Blancs, tout enfin: tel est le butin des révoltés. Il y a de cela à peu près 30 jours.

Après avoir fêté leur victoire par de copieuses libations faites avec le vin et le cognac pillés, ils choisissent Mulamba pour leur roi (25), et Almasi et Kandoro pour leurs deux premiers *nyamapara* (26), et ils organisent la caravane pour s'en retourner dans leur pays où ils veulent se déclarer indépendants. Ils se disent 4.000, je les estime 2.000. D'abord dans le fol orgueil de leur triomphe, ils voulaient déclarer la guerre à tous les Blancs et se constituer les vengeurs de la race noire, et ils avaient juré de tuer tous les Blancs (L.: européens) qu'ils y rencontreraient. C'est pourquoi ils s'apprétaient à aller au Toro tuer l'anglais (sic) du Fort, piller et tuer les autres Blancs, pendant qu'un détachement de sol-

dats traiti tout droit au poste belge de l'Usongora. (Pour sauver ces officiers, L.). Je leur ai démontré combien cette conduite était déraisonnable et que s'ils étaient intelligents ils feraient plutôt amitié avec les Français, les anglais et les allemands pour n'avoir à soutenir la guerre que contre une seule nation. C'est ce qu'ils ont décidé de faire. (L. : J'ai usé de toute mon éloquence pour les détourner d'un tel projet. Aurai-je réussi? Mais revenons à mon histoire personnelle) (27).

Je buvais donc le café, tout en écoutant (L. : J'avais bu lentement le café en écoutant) les récriminations (L. : et en me demandant comment finirait pour moi la tragédie). Enfin on me conduit (L. : on me conduit alors) dans une hute ouverte à tous les vents, et on m'apporte à manger du sorgho cuit en forme de petits pains et un peu de beurre sucré (conserves des Belges A). Je déclare que je ne mangerai pas avant d'avoir reçu mes jeunes gens au nombre de 14. Cette résolution excite l'admiration des femmes, et l'une d'elles s'approche et me dit: 'Toi, Muzungu (28), tu ne mourras certainement pas'. On va rapporter à Mulamba mes paroles. Il ordonne de me rendre les 4 plus jeunes de mes catéchumènes, et il m'envoie une chèvre en me faisant dire: 'Tu as tes hommes, voici une chèvre, mange'. Je réponds que je veux tous mes enfants, qu'il m'en manque encore dix et que je ne mangerai pas avant de les avoir reçus. (Ce dernier mot est barré, soit par L., soit par A. lui-même).

Le soleil se couche et les ténébres se répandent sur le camp. Mulamba arrive avec une 30me d'hommes, tous des nyampara. Il y a eu une grande contestation à mon sujet. Ils ont juré autrefois de tuer tous les Blancs, pour quelle raison échapperais-je à la mort? (L. : m'épargneraient-ils?). On me fait sortir dehors. (L. : on m'invite à sortir). Mulamba fait apporter deux chaises. Il s'assied sur l'une d'elles et me présente l'autre. Les nyampara sont debout. Mulamba leur explique pourquoi il ne veut pas me tuer: Je n'ai pas de fusil, j'enseigne les paroles de Dieu, je soigne les nègres, malades et (argument décisif A) je n'ai jamais frappé aucun noir. Je sus après qu'ils avaient mis à la torture mes pauvres jeunes gens (L. : enfants) pour savoir si je *frippais*. Un nyampara expliqua, son long et virtuel discours peut se résumer en ces mots: 'On a juré de tuer tous les Blancs, donc celui-ci doit être tué. Tous les Blancs se ressemblent, tous ils complotent la commune misère des Noirs' (L. : tous complotent l'asservissement des Noirs). C'est le fameux tribunal me prouva qu'il y a des éloquents chez les Manyema. (: qu'il y a des gens fort intelligents et même éloquents chez les Manyema dont on pourrait faire de fervents chrétiens). Que ne leur a-t-on envoyé plus tôt des missionnaires? Je finissons et essaie de le réfuter. Alors, Mulamba s'écrie d'une voix irritée: 'Moi, je défends de tuer ce Blanc, que celui qui veut le tuer qu'il

prenne son fusil et lui envoie une balle; le voici assis à mes côtés' (29) – Silence de mort. 'Personne ne tire, eric-t-il?' Silence.

Je rentre donc dans la hute. Une femme m'apporte à manger; je prends l'assiette pleine de sorgho cuit et la passe à mes 4 catéchumènes. Je suis bien résolu à ne pas manger sans avoir reçu tous mes gens. Comment dormir? Il fait froid et je n'ai rien pour me couvrir; tout a été pillé (L. : tout m'a été enlevé). Je suis toujours en chemise et en petit pantalon tout déchiré. Une brave femme m'apporte une étoffe (L. : un morceau d'étoffe), une autre dit à son mari, un chef, de me donner sa capote (imperméable de sentinelle A). Il s'exécute et je puis enfin dormir.

Le lendemain, 24, Mulamba me fait appeler. Il s'informe du lieutenant Vander Wielen qui est dans l'Usongora. Il faut qu'il soit tué. Je m'efforce de les engager dans un chemin difficile (L. : Je leur indique un sentier impraticable) afin que les deux lieutenants Vander Wielen et Samnas (30) aient le temps de s'enfuir vers le Toro. Mais mon avis sur le chemin à prendre est violemment combattu par des Wangouana qui faisaient partie de l'expédition de Stanley en 1888.

Comme je persiste toujours à ne pas vouloir manger, Mulamba ordonne de me rendre tout mon monde. Pourtant, Mukonjo, jeune homme de 17 ans, manque à l'appel. Mulamba me promet de me le faire donner (L. : rendre). Je rentre dans ma hute on tue la chèvre, de bonnes femmes nous apportent quantité de sorgho bien cuit, et mes pauvres catéchumènes, qui viennent eux aussi d'échapper à la mort et surtout à l'esclavage (L. : à l'esclavage, sinon à la mort) oublient vite leurs souffrances, devant un si bon régal.

Desormais, je suis traité en ami. Toute la soirée de samedi et tout le dimanche, ma hute ne desemplit pas de monde: chefs, hommes, femmes, enfants. Beaucoup me font promettre d'aller leur enseigner la religion quand ils auront pacifié leur pays. Je pense que ce peuple, quoique vicié par le contact des Wangouana (31) deviendrait vite catholique. (Evidemment, il faudrait commencer par la jeunesse, être assez de missionnaires pour avoir toute la jeunesse du pays. Ce serait une œuvre de patience et d'amour mais, j'en suis convaincu, au bout de 10 à 15 ans, le Manyema serait catholique).

Actuellement, les Manyema révoltés sont de terribles sauvages, mangeurs de chiens et, pour certaines tribus, de chair humaine. Avec les Wangouana, ils ont appris à fumer le chanvre qui, comme on le sait, opère à l'instar de l'opium et les *abritait* (32). Dans leur caravane, ils n'ont aucune idée de respect envers leurs chefs.

Lundi, je réclame mon jeune Mukonjo et je demande à partir vers midi. De grand matin 700 à 800 (L. : hommes armés de) fusils partent (L. : quittent le camp). Je sus plus tard que 300 fusils (L. : 300 autres) étaient

allés dès samedi à la recherche des Belges de l'Usongora avec mission (L.: ordre) de les tuer. Vers midi, Mulamba et plusieurs nyampara arrivent dans ma hutte pour me congédier. Je demande mon âme (Pas de chance! c'était la première fois depuis 1890 que je montais à âme A) (L.: que j'en avais un à ma disposition). On me le refuse. Je réclame ma tente. Même refus – ma montre, mes couvertures, etc... Mulamba coupe court à mes réclamations en disant: 'Tu n'auras rien. Ce que Je Manyema a une fois pillé (L.: Ce dont le Manyema s'est une fois emparé) il ne le rend plus. Mais, pour que tu n'écrives pas en Europe que nous l'avons volé, emporte (L.: prends) de l'ivoire. Nous, nous ne savons qu'en faire puisque nous n'avons personne pour l'emporter (33): nous tuons les éléphants *pour la viande seulement*. Et il ordonne d'aller dans les broussailles chercher les 4 défenses des deux éléphants abattus ces jours-ci. Je fis encore des instances pour ma chapelle portative, don de ma famille. Il a l'air de vouloir me satisfaire et on m'apporte... le missel et la pierre d'autel. Enfin il me dit: 'Blanc, c'est assez, va-t-en. Voici 10 soldats pour te conduire hors du camp. Va-t-en!' - 'Et mon homme qu'on m'a volé'. - 'Tu l'auras, il est là-bas, va-t-en!'.

Me voilà en route avec mes 13 catéchumènes. Un Manyema m'arrive: 'Ton homme s'est enfui pendant la nuit'. Mon Dieu! Mon pauvre catéchumène, il sera donc esclave de ces misérables! Je fais un vœu à Saint Antoine et on traverse l'immense camp. On accourt à mon passage pour me saluer et me souhaiter bon voyage. Juste au moment de dépasser les dernières huttes, Lazare vient me dire à l'oreille: 'Père, Mukonjo, je l'ai vu. Il est là-bas sur cette colline. Il s'est mis debout et a élevé les bras et on l'a jeté aussitôt par terre', que Dieu soit béni et St. Antoine aussi. Je dis à Kandoro qui me conduit, 'Tu m'as traité en ami, sois mon ami jusqu'à la fin. Donne-moi mon enfant'. Et Mukonjo m'est rendu, tout nu, c'est vrai, mais enfin il est sauvé.

À la tombée de la nuit, nous sommes à 4 lieues du camp des révoltés et tous ensemble nous bénissons le bon Dieu et la Ste. Vierge Marie de notre délivrance providentielle.

Je m'empresse d'écrire un billet aux lieutenants Belges de l'Usongora, qu'ils fuient vite (L.: pour leur recommander de s'enfuir au plus vite). J'écris aussi un billet au Cap. Liwell du Toro pour l'informer de mon aventure et de l'approche des Manyema révoltés.

Au Toro, divers bruits s'étaient répandus sur mon compte (L.: des bruits inquiétants s'étaient déjà répandus). Le capitaine me fit envoyer des habits et j'arrivai à la capitale du roi vers 4 heures du soir, 29 avril. (L.: Mon entrée à l'air d') un vrai triomphe: j'étais un ressuscité. Toute la capitale fut (L.: vint) à ma rencontre, et on me conduisit ainsi jusqu'à la mission d'où le P. Varangst était absent depuis 5 jours. Le 24 avril, le

cher Confère avait reçu coup sur coup deux lettres du lieutenant Vander Willen à mon adresse. Ce cher lieutenant avec qui j'étais en correspondance suivie depuis longtemps était tombé gravement malade (34) et me suppliait avec larmes d'accourir à Karimi pour lui administrer les Sacrements de notre Ste. Religion. Ce pauvre officier m'envoyait en même temps son testament pour remettre à sa chère mère (et un don de mille francs à notre Société, livrable par sa mère A.) Le P. Varangst, quoique seul à la mission, n'hésita pas à courir au secours de cette chère âme qui appelait un prêtre avec des cris désespérés (L.: avec tant d'insistance). Miracle de la miséricorde divine! le père trouva le lieutenant encore en vie: il se confessa avec d'admirables sentiments de foi et de repentir, reçut l'absolution, l'Extrême-Onction et *une heure après*, son âme était devant le bon Dieu. Sa pauvre Mère sera bien consolée en apprenant tous les détails de la mort édifiante de son fils. Le P. Varangst lui écrivit longuement. (L.: lui a écrit longuement pour les lui donner. Daignez agréer, etc.)

Il y a trois semaines, j'ai envoyé à Votre Grandeur le diaire de NID des Neiges. Elle aura (L.: Vous aurez) vu avec consolation que la Mission continue sa marche prospère (L.: est en pleine voie de prospérité). Les malades sont toujours pour nous une fécondante (supprimé par L.) bénédiction.

Prosterné humblement à vos pieds, Monseigneur et très Vénéré Père, je vous supplie de daigner bénir notre mission de Toro et celui qui se dit avec bonheur

De Votre Grandeur
le très humble et très
obéissant fils
Auguste Achte
P.B.

Pour être complet, il nous faut citer encore un récit bien postérieur des mêmes faits. En 1942, la S. Congrégation de la Propagande envoyait un questionnaire aux ordinaires des pays de mission, en vue de la réalisation d'un Dictionnaire des Missions. Parmi les questions posées, un certain nombre concernaient l'histoire des établissements missionnaires. La réponse du Vicariat apostolique de Baudouinville (Haut-Congo sous Léopold II) rédigea sa réponse en 1943 et la compléta en 1944, avant tout au point de vue statistique. La rédaction fut l'œuvre du P. Joseph Weghsieen, qui était sur place depuis 1899 et s'intéressait à l'histoire locale. Elle fut révisée non seulement par l'évêque en activité à l'époque, Mgr. Morlien, mais aussi par Mgr. Roelens, au repos, qui était pré-

sent au Congo au moment des révoltes. Voici ce que ce document dit de l'épisode d'Achite (35) : L.e R.P. Achite, Pere Blame, missionnaire en Uganda, faisait un voyage d'exploration, dans le territoire du Vicariat actuel du Lac Albert, qui dépendait alors du Vicariat de l'Uganda. Il vit un campement de soldats Noirs. Au milieu de tentes européennes. Il crut que c'étaient des officiers Belges, qui étaient campés là, avec leurs soldats. Il voulut aller les saluer. Il tomba entre les mains des révoltes et fut prisonnier, lui et ses hommes, et on fit main basse sur tout ce qu'ils avaient. On leur fit subir un interrogatoire et les chefs délibérèrent entre eux pour savoir ce qu'ils allaient faire de lui : le tuer ou le laisser partir. Ils étaient indécis. Des femmes de soldats, originaires du Tanganyika, qui y avaient vu et connu les Peres Blancs, lui apportèrent de la nourriture et le rassuraient, lui disant : 'Vous ne serez pas tué. Nous ne le voulons pas'. ... Après quelques jours, on le laissa partir, lui et tous ses hommes, et on lui rendit tout ce qu'on lui avait pris.

Dans cette version, Achite se serait tout à fait jéré dans la gueule du loup. Par contre, il n'est plus seulement question d'indemnisation enivoire pour ses bagages, mais de restitution pure et simple.

L'attitude des femmes qui viennent en aide au missionnaire, qui, dans le récit de Achite semble résulter de son attitude ferme à propos des catéchumènes, apparaît à Baudouinville comme résultant de contacts antérieurs, avec les missionnaires du Tanganyika. Nous ne saurons sans doute jamais laquelle des deux versions relève d'une interprétation marquée d'un zèle peut-être apostolique, mais tout de même un peu excessif...

Notes

D) Les frontières Nord-Est de l'É.C. comme les autres frontières coloniales dans cette région, ne furent fixées définitivement que beaucoup plus tard, vers 1910. Les faits se passent à l'Ouest de la Semliki, et donc, en tout état de cause, sur le territoire de l'actuel Zaïre. C'est partie du Congo dépendit, du point de vue ecclésiastique pendant assez longtemps du Vicariat Apostolique de l'Ouganda. Le Kivu (plus Ruanda-Urundi) est érigé en V.A. Le Lac Albert ne devient le siège d'une Préfecture Apostolique qu'en 1922.

1) Archives des Peres Blancs, document C14-480.

2) *La Belgique Coloniale*, 5 décembre 1897, page 582. F.P. op. cit. page 405.

3) G. I. BLOND, *Le Pere Auguste Achite*, Alger, 1912, pp. 291 à 303.

4) On peut s'en rendre aisément compte en regardant le fac-similé de la dernière feuille de la lettre à la page suivante.

5) Deverson qui conduit les eaux du lac Édouard au lac Albert (bassin du Nil).

6) Une concurrence peu tolérante entre missionnaires anglais et catholiques se vivait en Ouganda et peut avoir été l'une des causes de l'arrivée des *marryrs de l'Ouganda*, en inspirant aux Ougandais l'idée que les missionnaires représentaient plus les intérêts britanniques et français que le christianisme.

8) Soit 24 km (Achite est français).

9) *Lacs congolais*.

10) Pris a des officiers dont les grades allaient du lieutenant au Capitaine. Cf. d.

- 11) Le saroual est un pantalon arabe, partie de la tenue des Peres Blancs.
- 12) Dans le contexte ougandais, on disait *prier anglais* ou *prier français* pour désigner catholiques et anglicans. Il y avait évidemment avantage aussi à être n'importe quel, sauf belge!
- 13) Tout le passage qui suit a été omis lors de la première publication de la lettre.
- 14) Kiboko signifie *hippopotame*, animal dont la peau fournissait la lièbre de la ch-cote, que l'on aura reconnue dans la *vikoti*.
- 15) *La grasse aie*.
- 16) Achte semble croire qu'il s'agit d'un surnom.
- 17) Kimba signifie *corde* d'où le commentaire: «Les noms de lieu sont ecroches, il s'agit évidemment de Nyangwe et du Lualaba».
- 18) Les horaires officiellement prévus pour les camps d'instruction et les campagnes actives prévoyaient des activités de 5h30 à 17h30. F.P. annexes 6-7. Cette concordance peut ne pas signifier grand-chose: cela correspond au lever et au coucher du soleil.
- 19) Habitants de la brousse: *savages*, terme nettement pejoratif.
- 20) *boy*, apporte une chaise... une assiette... un verre!
- 21) On voit assez mal pourquoi Achte considère la présence de l'ELC au Maniema comme datant de 6 ans. Sur le papier, elle est plus ancienne. Les accords Stanley-Tippo-Tip datent de 1888. En terme d'occupation plus ou moins réelle, il faut attendre la fin de la *campagne arabe*, c'est-à-dire 1895 au plus tôt.
- 22) Fin du passage omis.
- 23) Peine maximum et, en principe, applicable seulement en deux *stances*.
- 24) *Savre* et *poissivire* se traduisent fréquemment par un seul mot.
- 25) On ne sait malheureusement pas quel terme Afréam Achte traduit par *roi*, renseignement qui aurait été du plus grand intérêt.
- 26) Rappelons qu'avant de s'appliquer à des sous-officiers indigènes au service des colonisateurs, le mot *nyamapira* désignait une sorte d'assistant d'un chef, sorte de *vice-chef* ou de *Premier Ministre*.
- 27) L'ivimba n'était visiblement pas à l'aise devant ces *crisets*, qui risquaient de ne plaire que modérément à Bruxelles!
- 28) Blanc, Européen.
- 29) On comprend aisément que Mulamba veut manifester qu'Achte n'est pas prisonnier mais hôte. Une agression contre lui reviendrait à agresser Mulamba lui-même et le tireur aurait toutes les chances d'être aussitôt abattu. C'est à impliquer bien sûr le risque que le contradicteur de Mulamba le tue avec le missionnaire et le remplace. Mulamba fut tué au mois de juin, à la suite d'une dispute où il eut affaire à un interlocuteur moins impressionnable.
- 30) Orthographe exacte Van der Wielen et Sannaes.
- 31) Sans doute Achte reproche-t-il avant tout aux Ngwana d'être musulmans.
- 32) Comme à beaucoup d'endroits, la pénétration de l'Islam allait de pair avec l'utilisation du chanvre comme substance psychotrope, de préférence à l'alcool. En fait, à bien des endroits où se rencontraient les influences des Blancs et des Ngwana, les populations cumulaient l'usage des deux toxiques!
- 33) C'est un travail d'esclave, ce qui donnerait à penser qu'ils n'en avaient pas, contrairement aux iniquités de d'Achte.
- 34) Selon la F.P., op. cit. page 410, il fut emporté par la dysenterie. Son collègue, le norvégien Sannaes, se réfugia effectivement en territoire britannique.
- 35) Vicariat Apostolique de Baudouinville. Réponse au questionnaire envoyé par la S. Congrégation de la Propagation aux ordinares des pays de mission, en vue d'un dictionnaire des missions, page 13. APB, Rome. Les renseignements sur les rédacteurs et correcteurs de ce document nous ont été aimablement fournis par le P. Lamey, archiviste des Peres Blancs.

XXIII. Il faut bien s'arrêter quelque part...

Nous avons évoqué déjà l'arrivée peu martiale des débris de la F.P. à Avakubi. Ce poste ne comptait normalement qu'une modeste garnison de 80 hommes, sous les ordres du lieutenant Barras. Le commandant Henry, rentrant de congé, venait d'y arriver, ce qui ne pouvait que soulager Dhanis, qui avait perdu beaucoup d'officiers. Le 1er avril 1897, le V.G.G., Henry et Hamburin tinrent une sorte de conseil de guerre, ou l'atmosphère n'était guère à l'optimisme. Deux possibilités semblaient particulièrement inquiétantes. La première était que la révolte s'étende éventuellement aux soldats d'Avakubi, parmi lesquels il y avait pas mal de Letela. Dhanis avait envisagé un instant de désarmer préventivement ces troupes, mais y renonça pour l'excellente raison qu'il ne pouvait faire la guerre sans soldats! La seconde était que les Baoni, franchissant l'Ihuri, aillent soulever l'ancienne zone d'influence Ngwana.

En fait, les Baoni ne semblent pas avoir eu ce genre d'intention, comptant peut-être que la révolte ferait spontanément tâche d'huile. Ils attaquèrent en ordre dispersé les stations de Mawambi (Kilonga-Longa), Lindi, Mabilange, Maolle et Kilinga (1), attaques toutes plus ou moins orientées vers le Sud-Ouest, c'est-à-dire vers le Maniema, mais aussi Karimi—dont nous avons vu que la garnison fut avertie à temps par le P. Achte—et même un poste britannique à Katwe (Ouganda) sur lequel les gens de Karimi s'étaient repliés. Leurs intentions devaient donc ressembler plus à une sorte de *grand nettoyage* tous azimuths qu'à une progression axée sur un point précis. C'est d'ailleurs ce qui ressort aussi des explications de Mulamba à Achte.

Quoi qu'il en soit, et à condition de disposer encore de soldats disposés à se battre, la F.P. ne pouvait guère espérer s'accrocher qu'à une seule position offrant des avantages stratégiques suffisants: le passage de l'Ihuri à Mawambi, quelque 150 km au Nord d'Avakubi. Plutôt que de désarmer les soldats d'Avakubi, Henry suggéra que quarante d'entr'eux, avec les sergents Joko et Lufulungula, soient envoyés pour défendre ce passage coûte que coûte (2). Les deux sergents, non seulement parvinrent à empêcher les Baoni de franchir la rivière, mais réussirent à rallier des fuyards jusqu'à disposer de deux cents hommes. Ils

purent aussi retirer de la rivière 145 caisses de cartouches et 110 caisses de fusils et d'habillement qu'on y avait noyées au moment de la déroute. Ces deux sous-officiers étaient Letela. La F. P. relève que c'étaient de véritables réguliers et non des *soldats d'occasion*. Lufungula aurait confié à Henry (3) qu'il était heureux de combattre les mutins qui, au service des Arabes, avaient autrefois pillé et saqué son pays...

Lorsque nous avons évoqué la personnalité de Gongo Lutete, nous avons eu largement l'occasion de nous rendre compte qu'il s'était passé en pays letela suffisamment d'exactions à l'époque de la Traite, pour qu'une telle vindicte soit tout à fait compréhensible non seulement de la part de Lufungula, mais aussi de pas mal de ses compagnons d'armes. Le hasard les mit en présence du groupe de Munie Pore, c'est-à-dire d'auxiliaires recrutés parmi les anciens hommes de Mtagamoyo et commandés par le propre fils de celui-ci. Dès l'époque Ngwana, ces gens faisaient partie de la faction opposée à celle de Gongo et de ses Letela. Il semble bien que Munie Pore et ses hommes aient eu des rêves de retour à la situation d'avant la *campagne arabe*.

Les Bioni ont certainement fait des propositions de ralliement aux soldats de Mawambi. Mais, auraient-ils même eu affaire à un groupe entièrement composé de vétérans de Gongo Lutete, qu'un programme de resurrection de la puissance de Nyangwe, sans desormais Kasongo et Ngandu pour y faire contrepois, ne pouvait que paraître extrêmement antipathique!

A notre connaissance, on ne s'est jamais arrêté à cette hypothèse, pourtant parfaitement rationnelle, pour essayer d'expliquer ce brusque revirement des soldats. Son défaut est peut-être justement d'être rationnelle. Une référence *tribale* ou coutumière, comme tout ce qui renvoie à l'Afrique traditionnelle et à son passé, se doit justement d'être obscure, *savante* et donc irrationnelle. Pour trop d'esprits, réceptifs-ils, ces terres relèvent non de l'histoire, mais de la démonologie!

Contre toute attente donc, le verrou de Mawambi se révéla solide et la F. P. disposa d'un répit qui lui permit de reconstituer ses forces à partir de soldats qui avaient fui en compagnie des Blancs et d'emprunts à d'autres garnisons.

Henry se chargea de réorganiser Avakubi, avec Baras, puis quatre autres Blancs, les lieutenants Derelaye et Friart, et les sergents Kimpé et Rewers. Les autres rescapés, Blancs ou Noirs, jugés démoralisés au point d'être devenus peu fiables, voire dangereux, furent envoyés à Basoko. Ce manque de tonus moral s'explique aisément: ils ne pouvaient savoir combien de temps tiendrait Mawambi et disposaient, en cas d'arrivée des révoltés, de sept cartouches par homme...

Il y eut sans aucun doute quelques soupçons de soulèvement à l'arrivée

du sergent Sauvage, venu de Basoko avec quarante hommes et huit mille cartouches, puis à la nouvelle que non seulement Mawambi tenait, mais qu'on y avait aussi repêché les précieuses caisses de matériel.

De son côté, Dhanis rentra aux Falls, où il arriva le 1er mai avec Hambarin agonisant qui mourut peu après. Il s'établit à Kirundu sur une petite île, en compagnie de quelques boys et du docteur Meyers, récemment arrivé d'Europe et devenu son ami, qui joua par la suite beaucoup plus le rôle d'un officier tout court que celui d'un officier de santé.

Tout faisait défaut et les encouragements venus de Bruxelles étaient d'une efficacité limitée vu leur nature essentiellement morale... Pour lutter contre le découragement possible de ses agents congolais, écrit la F. P. (4), Léopold II envoya vers cette époque à chacun d'eux une photographie (5) d'une lettre écrite de sa main. Il y rendait hommage aux disparus et encourageait et remerciait tous ceux qui collaboraient à l'œuvre coloniale, dont il rappelait la haute portée civilisatrice! Les efforts du Roi-Souverain durant la révolte furent, nous l'avons déjà dit, d'une nature strictement abstraite.

Dhanis lui-même était très affecté moralement. Cornet (6) explique que, isolé, le commandant en chef échappa à l'ambiance des stations, souvent empreinte d'une curiosité malséillante: il n'y voit pas de regards sardoniques? Cornet est certes de ceux qui plaident la cause de Dhanis, mais nous savons par Joubert que des commérages circulaient effectivement et il n'est pas difficile de deviner que, la disgrâce du baron étant prévisible, il a dû se trouver nombre de bonnes âmes pour attendre le coup de grâce, jetant de l'huile sur le feu et se poussant du coude pour mieux se placer!

Reconstituer des troupes à peu près disposées à se battre ne fut pas une partie de plaisir. Henry à Avakubi et Meyers aux Falls se heurtèrent aux mêmes difficultés. Le métier militaire avait perdu tout attrait pour les soldats, qui pensaient surtout à rentrer chez eux.

En ce qui concerne Avakubi, nous avons deux résumés des palabres auxquelles dut se livrer Henry, l'une de 1930 reprise dans *Le Vieux Congo* de Lejeune (7), l'autre de 1949 dans le propre livre d'Henry. Les voici:

Résumé de 1930. (Lejeune, op. cit. page 120)

Si tu veux encore nous faire aller à la guerre, nous rentrerons tous dans nos villages.

S'il en est ainsi, je n'ai plus besoin de vous. Retournez donc dans vos villages. Partez vite même avec votre fusil et vos cartouches. Mais dites bien, en y arrivant, à vos pères, à vos mères, à vos femmes que vous êtes des lâches, que vous avez fui en jetant vos chefs à l'ennemi et que l'ennemi va venir prendre vos parents et brûler leurs maisons. Que

ferrez-vous alors? Continueriez-vous à fuir?

· Non, nous combattons

· Vous voyez bien qu'il faut combattre!

Récit de 1949. (Gial-Chevalier Henry de la Lindi: *Historique sommaire de la campagne de la Lindi*. Bulletin IRCB, XIX, 1949, 2, page 425). A nos objurgations les plus persuasives ou véhémentes sur leur attitude, ils répondaient avec des arguments très forts.

· Nous n'avons ni fusils, ni cartouches, ni habillement, ni vivres, ni rien et nous sommes épuisés de fatigue et de misère. Que veux-tu que nous allions faire à la guerre? Les Baoni nous ont tout pris et il n'y a même plus un seul *mitako* (8) ici au magasin de Bula Matari pour payer notre posho (9).

· Il y a tout cela chez les Baoni; nous irons le leur reprendre.

· Il faudrait au moins des fusils et des cartouches.

· Il y en a à Mawambi autant qu'il en faut; nous devons nous en emparer avant que les Baoni y arrivent.

· Ils y sont déjà arrivés.

· Non, vous le savez bien! Djoko et Lufungula leur ferment le chemin; vous allez donc abandonner vos frères à l'ennemi après lui avoir abandonné vos femmes? Vous allez donc lui permettre de retourner dans vos villages, les piller, brûler, tout prendre: vos pères, vos mères, vos femmes, vos enfants, et vous-mêmes pour vous envoyer à Zanzibar la corde au cou? Ne vous souvenez-vous pas des horreurs que vous avez vues sur la route du Tanganika?

· Oui, Bwana, c'est vrai, mais si nous marchons, tu vas te faire tuer. C'est cela que nous ne voulons pas.

· Je préfère cent fois être tué que d'entendre dire que mes soldats sont des lâches, qu'ils se sont sauvés en abandonnant leurs femmes à l'ennemi, qu'ils n'ont pas eu le courage de venger un tel affront.

· C'était l'argument massue. Il frappa juste et fort.

· Puisqu'il en est ainsi, répondirent-ils, tout le monde marchera, même les femmes et les malades.

· La partie fut gagnée, et nous les entraînaâmes à Mawambi.

Il va de soi qu'aucun de ces deux récits n'est un compte-rendu fidèle de ce qui s'est passé: une discussion à l'afriqueaine suppose la dépense d'innombrablement plus de salive que cela! L'évolution du récit est néanmoins intéressante.

Quant au récit de Meyers, il tire son intérêt de ce qu'il constitue en quelque sorte un commentaire *en creux* des causes de la révolte. Lejeune écrit (10): «Fin octobre, le docteur Meyers écrivait encore (et

ceci explique le rôle important qu'il fut appelé à jouer dans la suite);

· Depuis Mleici, le capitaine Doorme m'a confié un détachement composé de quelques éléments turbulents et m'a permis d'essayer la méthode de discipline que je vous ai exposée lors de nos discussions à Lokandu (11). J'ai donc institué une sorte de conseil d'honneur formé des grades noirs; quand un de mes soldats commet un inconvénient quelconque, le cas est exposé devant le conseil qui prononce la peine après avoir entendu le délinquant. Dans les cinq premiers jours, j'ai eu deux cas fort anodins; d'ailleurs j'ai dû tempérer la sévérité du jugement. Depuis lors, je n'ai plus eu le moindre sujet de plainte et mes indisciplinés sont devenus des soldats modèles. Comme corollaire à ce mode de discipline par persuasion, tous les soirs, quand le temps le permet, je fais à mes hommes une causerie sur les usages et coutumes d'Europe; je décris la vie de chez nous, la beauté de nos villes, la rigueur de nos moeurs, etc. Quelques notions de géographie, de météorologie, d'histoire, de morale, et parfois de ces bons vieux contes dont je m'efforce de traduire au mieux la saveur et tirer la leçon. Parfois, j'ai recours à ma bobine électrique ou à ces gros tours de passe-passe et de prestidigitation qui m'ont valu ma réputation de sorcier. Il est surprenant de constater le succès de ces séances, et je puis certifier que la plus grande punition que je puisse infliger est la défense d'y assister; sans me vanter, je tiens pour certain qu'aucun de mes lascars ne voudrait changer de détachement. De leur côté, ils s'efforcent de me familiariser avec leur langue et c'est sans trop de peine que je m'exprime en likwangula et en ababua.

Et Lejeune d'ajouter ce commentaire inattendu: «C'était là — en 1897! — un essai de soviet des soldats, mais un soviet sagement conçu et bienfaisant. Somme toute, le docteur Meyers traitait ses hommes *en hommes, non en esclaves revêtus d'un uniforme...*» (12)

On eût peut-être pu s'en aviser plus tôt!

Un autre point mérite de retenir l'attention, et concerne l'éternelle affaire de la composition ethnique des éléments *turbulents*. Nous apprenons au début du texte que Meyers s'est vu confier des soldats que l'on nous dit *turbulents* et *indisciplinés*. A la fin, nous apprenons que ces soldats s'expriment *en likwangula* et *en ababua*. Il s'agit donc de soldats venant de la partie Nord du Congo, réputée fidèle à l'EFIC. L'éthnie Babwa, dont les terres se situent entre Buta et Isiro, est de plus une population au moins partiellement non-bantoue.

Henry s'empressa donc de ré-occuper Mawambi et d'y ré-équiper ses troupes, ce qui fut fait le 17 mai.

Il règne un certain flou sur les effectifs dont il disposait. Lejeune-Chequet parle de trois cents Noirs (13). Lejeune de sept cents (14), la F.P.

(15), suivant sans doute le propre récit de Henry, de deux compagnies de deux cent cinquante hommes, plus une réserve de cinquante, directement sous les ordres de Henry, soit cinq cent cinquante!

On peut évidemment penser que le premier chiffre est celui des soldats qui ont quitté Avakubi, et qu'il faut y adjoindre les *ralliés* de Joko et Lufungula, soit environ deux cents hommes. Le jeune cite Sannaes, chef du poste de Karimi, parmi les officiers accompagnant Henry. Il ne l'a en fait rejoint que plus tard, dans des circonstances que nous aurons à exposer plus loin, et disposait de quarante-sept hommes. Il n'y eut en tous cas jamais un *corps expéditionnaire de sept cents hommes environ* à Avakubi!

Aux Stanley-Falls, le commandant Nielot amena 250 hommes, les lieutenants Melicerts et Adlerstråhle 200. Le cadre comprenant en outre le docteur Meyers et le capitaine Doorme. La présence de ce dernier posa quelques problèmes courtoisesques: 'certains officiers quoique désireux de se joindre à l'expédition, ne voulaient pas se mettre sous les ordres de Doorme qui n'était que sous-officier en Belgique' (1). D'autres renforts et de nouvelles recrues vinrent d'un peu partout. Tombeur, De Coninck, Eliard et Vermuelen arrivèrent du Kasai. On trouva 450 recrues dans l'équateur, l'Aruwimi et les Bangala.

Il fut finalement possible de mettre sur pieds une colonne de sept cent cinquante hommes, trois cents *anciens* et quatre cent cinquante recrues. Elle ne fut cependant pas opérationnelle avant septembre 1897. C'est-à-dire qu'elle ne se mit en route qu'à la saison des pluies. Cela rendit particulièrement pénible une campagne qui allait se solder par de graves revers, sans toutefois tourner au désastre.

Plus en arrière enfin, Dhanis se précécula de faire mettre en état de défense les stations du Maniema, dans l'éternelle hypothèse d'une ruée des Baoni vers la *zone arabe*, et celles du Tanganyika, pour le cas où les révoltés, marchant plein Sud, tenteraient d'imiter ceux de Lufubourg en se réfugiant au plus profond du Katanga (17).

Par ordre chronologique, ces troupes vont être engagées de la manière suivante: 1) Henry, 2) troupes du Tanganyika, 3) Doorme-Meyers, pendant les six derniers mois de 1897.

C'est dans ce même ordre que nous évoquerons les opérations auxquelles elles ont participé.

NOTES

- 1) E. Lejeune-Croquet, op. cit., page 153.
- 2) On remarquera que la E. P., qui insiste beaucoup d'ordinaire sur l'absence *nécessaire* de l'encadrement européen, n'en vit pas la nécessité dans cette opération pourtant vitale, mais qui risquait de tourner à la *mission suicidaire*. Cette pusillanimité inhabituelle des Blancs donne peut-être surtout la mesure de leur démoralisation.
- 3) Cite par E. P., op. cit., page 351.
- 4) E. P., op. cit., page 403.
- 5) on peut presumer qu'il s'agit d'une reproduction photographique et non d'une photocopie au sens actuel du terme.
- 6) C. onct., Maniema, page 248.
- 7) Lejeune a assumé la coordination de l'ouvrage et a sans doute recrit certains passages. Le chapitre dont le récit est extrait est annoté comme écrit *par le Général Major Joseph Henry*, bien qu'il écrit à la troisième personne. Ajoutons que Lejeune avait servi sous ses ordres aux MVE de ligne et que son livre était patronné par l'Association des Vétérans Coloniaux, dont Henry était Président.
- 8) *matoko* (tr. au pluriel): tronçon de fil métallique ou barre de vanneerie suivant les endroits, utilisée comme monnaie.
- 9) partie du salin parée en nature et en particulier en vivres. L'évolution significative. Le mot a fini par prendre le sens de *annonce*!
- 10) Lejeune, op. cit., pages 148-149.
- 11) La lettre est donc adressée à Dhanis, qui avait, à l'époque, transporté son PC à Lokanda.
- 12) Lejeune, op. cit., page 149. C'est nous qui soulignons.
- 13) op. cit., page 154.
- 14) op. cit., page 147.
- 15) op. cit., page 408.
- 16) Cornet, Maniema, p. 248, citant Meyers.
- 17) C'est hypothèse semble avoir eu un tel pouvoir hypnotique qu'on trouve encore des ouvrages récents ou elle est présentée comme réelle. Ainsi Crawford Young, dans son *Introduction à la politique congolaise*. Université du Congo, 1965, présente page 145 une carte des premiers mouvements de résistance ou Lufubourg se limite à 1895, tandis que les *missions barotila* sont datées 1897-1908, se voyant ainsi garanties d'une partie de la longévité de la révolte du Kasai.

XXIV. De Mukupi à la Lindi

Le 4 juin, Henry quitta Mawambi, se dirigeant vers Karimi, dans l'espoir d'y secourir Van der Wielen et Sannaes. Nous savons déjà par le P. Achte que le Belge avait succombé à la dysenterie et que le Norvégien avait été averti de l'envoi d'une colonne de Baoni contre son poste. Sannaes se réfugia à Katwe, en Ouganda, où il bénéficia du soutien de dix-sept soldats britanniques et put repousser les Baoni.

Il est probable qu'ils ont eu quelque répugnance à attaquer un point fortifié et n'étaient guère enthousiastes à l'idée de se heurter à une telle quantité de Blancs (par rapport aux habitudes de la F.P., 17 était un nombre énorme). Tactiquement, ils avaient tout avantage à attendre l'ennemi en rase-campagne et à lui tendre une embuscade. Il était évident que Sannaes n'allait pas rester indéfiniment à Katwe, possession britannique, qu'il n'allait certes pas tenter de retourner à Karimi où il se serait heurté à des rebelles supérieurs en nombre, et qu'il devait tôt ou tard essayer de rejoindre le gros des troupes de la F.P., c'est-à-dire marcher au Nord-Ouest, vers l'Ituri. Ajoutons que la région est accidentée, le choix des itinéraires par conséquent réduit et il est probable que les Baoni devaient avoir avec eux de bons éclaireurs (1).

Cette embuscade, dont le choix était pourtant si logique, tourna néanmoins mal. En effet, Sannaes emprunta bien le chemin prévu. Mais les Baoni semblent ne s'être aucunement rendu compte que Henry (2) suivait le même itinéraire dans l'autre sens et qu'ils allaient être pris entre deux feux. Henry découvrit cette situation le 14 juin (3) lorsque ses éclaireurs l'avertirent qu'il y avait des Baoni sur la route à Mukupi et qu'ils y prépareraient visiblement une embuscade. Celle-ci semblait tendue contre on ne savait qui, mais qui devait venir d'une direction opposée à celle d'Henry. Les Baoni, persuadés d'être les chasseurs et non le gibier, se gardaient très mal. La F.P. réussit à les encercler. Une fusillade nourrie fit, dit la F.P. (4) *un massacre considérable*. Les survivants prirent la fuite, laissant sur le terrain beaucoup d'armes et de munitions. Averti par le vacarme, Sannaes qui arrivait de l'autre côté mit ses hommes en position et ouvrit le feu sur les fuyards.

Comme à l'accoutumée, le nombre précis de tués ne nous est pas

donne par la F.P. mais il est hors de doute que les pertes des Baoni furent terribles. Nous savons seulement, par un épisode ultérieur qu'à la fin juin Henry avait récupéré trois cents fusils, mais ceux-ci ne venaient pas tous de Mukupi. Le P. Achte (5) avait quant à lui eu vent de l'envoi de trois cents hommes contre les Belges de l'Ukongora, donc contre Sammas. Enceintes, ayant subi *un massacre considérable* puis fusillés à bout portant par le groupe de Sammas, ils laisserent selon toute vraisemblance la plus grosse partie de leurs effectifs sur le terrain.

Dans les jours qui suivirent, il y eut des engagements de moindre importance. Mummie-Pore fut surpris à Kisenyhe (6) avant d'avoir pu fortifier le village. Il prit la fuite vers le Nord-Ouest. Les hommes de Shamu-Kano furent battus à Walota. Les Baoni appartenant à ces deux groupes se dispersèrent et Henry apprit par des espions et des prisonniers que les deux chefs avaient été tués au combat. C'este allegation très fréquente merite en général d'être traitée avec beaucoup de scepticisme. Mais il faut bien constater qu'en l'occurrence plus personne n'entendit jamais parler de Mummie Pore ni de Shamu Kano et que l'on n'assista pas aux *résurrections* périodiques qui emallaient les opérations de 95-96 contre les révoltés de Luluabourg.

Dans son récit des engagements de Kisenyhe et Walota, la F.P. affirme que les fuyards s'étaient maintenant divisés en deux groupes (7), considérant donc que ces Baoni étaient les mêmes que ceux de Mukupi. Et sans doute les survivants de cet engagement ont-ils rallié le groupe de révoltés le plus proche.

Par contre, nous savons que Mummie Pore avait participé, non à l'expédition contre l'Ukongora, mais à la tentative malheureuse pour s'emparer de Mawambi. Sans doute faisait-il retraite vers l'une ou l'autre des zones, autrefois sous influence Ngwana, espérant y être bien reçu. Remarquons au passage que la tentative avortée de transformer Kisenyhe en *bonna* correspond à la tactique favorite des Ngwana. On ne sait trop par contre si le *guet-apens soigneusement préparé* (8) de Mukupi doit faire conclure à la présence, au moins à sa tête, de soldats professionnels.

Achte parle explicitement de deux groupes. Celui de trois cents hommes envoyé dans l'Ukongora et presque sûrement celui de Mukupi. Faut-il identifier le(s) groupe(s) Mummie Pore/Shamu Kano avec l'autre groupe qu'il vit quitter le camp le 25 avril au matin et qui comptait de sept à huit cents hommes. Chronologiquement, il est parfaitement possible, en quittant la Semliki fin d'avril d'être devant Mawambi dans le courant de mai. Psychologiquement, si c'est aller loin que d'affirmer que Mummie Pore rompit avec ses camarades, on a par contre des raisons de croire qu'il bondit sur l'occasion d'opérer seul et sur le chemin de sa zone

d'origine. C'este cadrait avec ses ambitions personnelles et l'éloignait des autres leaders auxquels il se heurtait du fait de la dureté de ses positions. Il est fait que Mulamba ait refusé de faire exécuter le missionnaire pourrait avoir été la goutte d'eau qui fait déborder le vase, ce qui pourrait constituer un argument supplémentaire en faveur de son départ le 25 avril. Il est en effet vraisemblable que l'ortateur qui reclama véhémentement la tête d'Achte était, sinon Mummie Pore lui-même, du moins un de ses partisans.

On peut, d'autre part, procéder par élimination entre les différents groupes de Baoni, et l'on est alors amené aux constatations suivantes :

- le groupe *Changwira* a dû quitter plus tôt le gros des révoltés, sans doute après Ekwanga ou Irumu. Lorsque la F.P. s'y heurta pour la première fois en novembre 1897, il était encore intact.

- le groupe dont la présence fut relevée par le P. Schumacher au *Kivu* par les traditions du Buhunde est sans doute arrivé plus tard. Cela ressort non de la chronologie, toujours floue, de la tradition orale, mais de la géographie: on nous dit en effet qu'ils ont remonté la rive du Kivu du Sud au Nord. De plus, ils ne se distinguaient ni par la discipline, ni par l'organisation. Il est donc vraisemblable qu'il s'agit de débris des dernières défaites, et que leur passage doit être daté de 1899, voire 1900.

- le groupe *Saliboko*, à l'unanimité des informations disponibles, s'est constitué plus tard. Les incertitudes ne portent que sur la date et le nombre. Pour Henry et la F.P. (9) Saliboko et 600 hommes partirent pour protester contre l'assassinat de Mulamba par Kandolo. Pour Lejeune (10) il prit le commandement d'un groupe de deux cents survivants après la bataille de la Lindi. De cette façon aussi, on en arrive à identifier le groupe signalé par Achte avec celui de Mummie Pore.

Le fait que ce groupe, que le missionnaire nous dit fort d'au moins sept cents hommes, ait été éliminé comme toute assez facilement n'est pas un obstacle à cette identification. Bien que nous ne sachions pas de façon précise combien de pertes ils avaient subies à Mawambi, on peut supposer qu'elles ne furent pas minces. En effet, Joko et Lufulungula disposaient à la fois de l'avantage de leur position défensive derrière un obstacle naturel, et de la supériorité de l'armement car, même si l'on opéra à quelques redistributions d'Albini, il est sûr que Mummie Pore, commandant des auxiliaires, devait surtout avoir des hommes armés de fusils à piston. Diminués en nombre à Mawambi, ils étaient de plus divisés en deux groupes lorsqu'ils se heurtèrent à Henry, et durent donc combattre à deux contre trois. La F.P. avait pour elle la supériorité de l'armement, de la discipline et de la compétence du commandement. Ajoutons-y un moral en hausse après ces premiers succès, alors que les Baoni étaient sous le coup de leurs revers.

Pour la première fois, il y eut un nombre significatif de prisonniers, qui donnèrent des informations sur les causes de la révolte. Elles ne sont guère nouvelles: famine, fatigue, discipline trop rude, sévérité excessive... La F.P. apprit aussi l'existence de divergences entre Munnie Pore, son désir de vengeance envers tous les Blancs et de récréation de la zone Ngwana, et les autres leaders qui ne voulaient s'en prendre qu'aux Europeens de l'E.I.C. Henry ne poussa pas plus avant la poursuite, car il désirait accorder un répit à ses hommes et recruter des auxiliaires. Il reprit donc le chemin du Sud et se rendit à la chefferie Beni.

Henry et ses troupes arrivèrent le 22 juin chez le chef Beni, favorable à l'E.I.C. et qui connaissait personnellement Henry depuis la *campagne arabe*. Il était d'autant mieux disposé envers la F.P. qu'il avait subi des réquisitions de la part des Baoni. On n'en connaît pas l'étendue, car on nous dit à la fois que 'les révoltés lui avaient tout pris' et qu'Henry 'mit ses troupes au repos et leur fit oublier dans l'abondance les jours maigres de la campagne' (11). On voit mal comment un village auquel des pillards ont tout pris peut ensuite offrir l'abondance à une troupe de six cents hommes pendant plusieurs jours! A supposer que le pillage n'ait pas été inventé de toutes pièces, il semble bien que les Baoni s'y soient montrés fort modérés. Sans doute le chef, comme beaucoup de ses collègues, ne voyait-il pas d'un bon oeil la proximité des révoltés, en qui il pouvait voir des rivaux possibles.

Comme Henry s'offrait à lui prêter les trois cents fusils pris aux Baoni, il accepta de mettre ses guerriers au service de l'E.I.C. comme auxiliaires. Le sergent Kimpe fut désigné pour jouer auprès d'eux le rôle d'officier de liaison.

La première tâche dévolue à ces nouveaux alliés fut de créer une sorte de cordon sanitaire, qui empêcherait les Baoni de recevoir des informations sur les mouvements de la F.P. Cette mission est symptomatique: on était moins soucieux de se renseigner sur les révoltés que d'empêcher la population de renseigner ceux-ci, et cela dans une région où l'autorité coutumière était favorable à l'E.I.C. Peut-on supposer que la population aurait montré ce genre d'inclination envers des pillards ravageurs *qui lui avaient tout pris*? Cela aussi est peu vraisemblable.

Après sa halte à Beni, Henry disposait donc d'un millier d'hommes armés de fusils Albini, et d'un nombre mal déterminé d'auxiliaires armés de fusils à piston, d'arcs et de flèches. Durant sa période de repos à Beni, il apprit la mort de Mulamba, remplacé et peut-être tué par Kandolo, et le départ de Saliboko et de six cents hommes. Le 28 juin, la F.P. reprit la route, dans des conditions fort dures. Il fallait en effet grimper la crête Congo-Nil, où il fait froid à cause de l'altitude qui dépasse cou-

ramment les 2.000 m, alors que les pluies avaient commencé et que l'on ne disposait de pratiquement aucun équipement pour faire face à ce climat rigoureux. Les Baoni en souffrirent également et les deux camps eurent un grand nombre de malades, dont certains moururent.

Les éclaireurs furent en mesure de localiser le camp des révoltés sur la Haute-Lindi le 10 juillet. Le 12 et le 13, on captura quelques trainards et celopes qui, énergiquement interrogés, finirent par fournir des renseignements utiles. Le 14, la F.P. rencontra un campement provisoire qui avait été abandonné le jour même.

Dans la nuit du 14 au 15, on put pousser des reconnaissances jusqu'à trois cents mètres du camp des Baoni. Ceci fut possible entre autres parce que ce camp était installé à proximité d'une chute où l'eau de la Luata, affluent de la Lindi, tombe d'une hauteur de 60 m (12) avec un vacarme considérable qui facilitait beaucoup la progression de la F.P. Mais il est tout aussi évident que les Baoni se gardaient fort mal.

Henry décida d'attaquer le 15 au petit matin.

NOTES

- 1) Achte avait rencontré des vétérans de l'expédition de secours à Emin-Pacha qui devaient avoir une idée, au moins sommaire, de la géographie locale.
- 2) Il en aussi connaissait la région, y ayant fait campagne contre les Ngwana.
- 3) La 12 suivant Lejeune (hoquet, op.cit. p. 154, dont le récit est assez embrouillé.
- 4) op.cit. page 410.
- 5) *ibid.*, page 257.
- 6) Ne pas confondre Kisengebe, non loin de la Semliki et Kisenge, près de la Kusizi ou se déroulent plus tard d'autres opérations.
- 7) op.cit. page 410.
- 8) *ibidem*.
- 9) F.P. op.cit., pp. 406 et 412, reprenant l'avis d'Henry.
- 10) op.cit. page 155.
- 11) F.P. op.cit. page 411.
- 12) Inlor-Congo, Guide du voyageur, page 641.

XXV. Bataille de la Lindi (15 juillet 1897)

L'histoire coloniale abonde en batailles qui ne méritent guère ce nom. Beaucoup de ces *exploits guerriers* consistèrent en fait en exercices de tir sur cibles vivantes, avec pour le tireur des risques aussi minimes que dans un stand forain. Lorsque, depuis la mer ou les rivières, des navires se mettent à canonner des populations armées, tout au plus de risibles pettoires de traite, il est difficile de ne pas considérer ces interventions comme de purs et simples assassinats.

La bataille de la Lindi n'entre pas dans cette sinistre catégorie : ce fut bien une bataille, non une séance de tir au pigeon. Les renseignements recueillis auprès des éclaireurs et des prisonniers étaient loin d'être uniformément rassurants : 'Le camp est commandé par Kandolo, chef des rebelles. Sa tente est la plus grande de celles qu'on aperçoit. Une grande quantité de cartouches en caisses est amoncelée devant. Un autre camp se trouve un peu plus loin, commandé par 'Ishamionge et Kalukula. Il est aussi grand que celui de Kandolo. La lisière du camp, de notre côté, est précédée d'un ravin profond. Les Baoni veulent tuer tous les Blancs de Butla Matari et tous les Noirs qui sont avec eux' (1).

Un renseignement émut particulièrement les soldats de la F.P. : les informations disponibles soulignaient la présence dans le camp de Kandolo de nombreuses femmes. Nous avons déjà dit que celles-ci constituaient une part particulièrement appréciée du butin. Certains soldats pouvaient de plus espérer retrouver une ou des compagnes dont ils avaient été séparés dans le tohu-bohu des premiers jours de la révolte (2).

Henry ne put semble-t-il discerner exactement à combien de camps il avait affaire : si Kandolo occupait une grande clairière traversée par la Lindi et la Luata, le reste des révoltés campait sous le couvert des arbres et n'était donc pas aisément discernable. Au delà du camp de Kandolo, bien visible dans la clairière, le détachement de 'Ishamionge campait le long de la route, plus ou moins parallèle à la Lindi, cependant que Kalukula commandait un troisième camp, également sous le couvert des arbres, qui comme celui de Kandolo était massivement groupé. La F.P. pouvait donc simplement savoir que le camp de Kandolo était aisément

accessible, mais qui au delà il y avait une menace indécise, le long d'un chemin étroit dans une forêt inextricable.

Cela avait une implication inquiétante pour Henry: il fallait renoncer à faire le compte de ceux qui accourraient à la rescousse si l'on s'emparaient du premier camp. Une autre implication était cependant lourde de menace pour les Baoni: si la F.P. prenait position dans la clairière, la contre-attaque de Tshamionge et Kalukula devrait obligatoirement déboucher en rangs serrés d'un sentier étroit, offrant au feu de l'ennemi un de ces groupes compacts qui permettent même au plus mauvais tireur de faire des ravages considérables. En l'occurrence, lesdits tireurs disposeraient en outre d'un atout naturel, en la présence du ravin, qui leur permettait de se mettre à l'abri dans une sorte de *tranchée* naturelle.

Si la F.P. était à peu près sûre de pouvoir emporter le camp de Kandolo, apparemment assez mal gardé et dételé et de plus fort encombré de non-combattants, elle risquait gros au cas où Tshamionge et Kalukula se trouveraient en mesure de faire déboucher une puissante contre-attaque avant que les réguliers aient pu se déployer sur des positions tactiquement intéressantes. Le risque n'était pas négligeable, vu la présence chez Kandolo des femmes et d'un important butin. C'est probablement en tenant compte de ce risque qu'Henry décida de n'utiliser que ses troupes proprement dites, laissant les auxiliaires avec Kimpe à la garde de son propre campement où restaient les écolops, les femmes et les non-combattants (3).

Attaqué par surprise au petit matin, le camp de Kandolo n'offrit guère de résistance sérieuse. Ses troupes, composées surtout d'auxiliaires et empêtrées dans le butin, les femmes et les civils lâchèrent rapidement pied pour se réfugier chez Tshamionge et Kalukula. La prise du camp fut l'affaire d'un quart d'heure et le pillage commença. Plus que les Baoni, les femmes furent l'objet d'un assaut impétueux quoiqu'assez peu militaire. Le butin des Baoni, devenu celui de la F.P., suscita également le plus grand intérêt. Bientôt, les officiers se rendirent compte qu'ils n'étaient plus maîtres de leurs hommes, que la situation commençait à leur échapper. Plus précisément, ils prirent conscience de ce que la contre-attaque, qui pouvait leur tomber dessus d'un instant à l'autre, allait déferler sur leurs soldats au milieu d'une colossale partie de ribouldingue! Ajoutons qu'ils étaient désavantagés par l'interdiction d'utiliser les clairons, puisque les Baoni en connaissaient les signaux et que sonner le *rassemblement* aurait équivalu à conseiller à Tshamionge d'attaquer avant que ce rassemblement ait pu avoir lieu.

Un coq sauva la situation. En effet, les soldats avaient emporté d'Avakubi cet animal-fétiche 'dont le cri... devait leur indiquer le moment précis où ils devaient se ruer sur l'ennemi pour remporter une

victoire certaine' (4). Le précieux galinace avait assisté aux événements de la matinée avec l'impassibilité d'un vieux grognard. On se rappellera que le signal de l'attaque avait été donné à cinq heures, que le combat avait duré un quart d'heure à peine, et que c'est donc entre cinq heures et demi et six heures que le pillage battait son plein. Le temps était clair depuis la nuit précédente. Et le moment de la débâcle était donc aussi celui où apparurent dans le ciel les premiers rayons du soleil, que le coq, comme tous ses congénères, salua d'un sonore *cocorico*. Ce signal agreste remplit de façon avantageuse ceux qui ne pouvaient donner les clairons. En quelques minutes, les soldats furent rangés en bataille. Les femmes s'en allèrent rejoindre le camp de Kimpe et des auxiliaires de Brent, emportant avec elles le butin repris à Kandolo.

Henry s'organisa pour profiter au mieux de son avantage, déployant ses troupes en deux arcs de cercle—le deuxième en partie abrité dans le ravin—juste en face du sentier par où devait déboucher la contre-attaque, de façon à ce que celle-ci se heurte à un feu concentré au maximum. La F.P. eut à peine le temps d'occuper ses positions avant l'arrivée des Baoni de Tshamionge (5). Chez les Baoni, on semble en effet avoir réagi vite et peut-être trop vite. Tshamionge et Kalukula se préparèrent à contre-attaquer, cependant que Kandolo entreprenait de regrouper les fuyards de son camp qui, de première ligne, passèrent donc en troisième vague pour la contre-attaque.

On peut évidemment se demander si c'est ce qu'ils avaient de mieux à faire, et s'ils n'auraient pas dû inventer un plan qui n'impliquait pas leur passage par ce piège mortel... Mais ceci n'est pas un ouvrage de politique—fiction. Ils se ruèrent donc en masse vers le feu d'enfer de la F.P., bien disposée pour profiter au maximum de l'étroitesse du sentier. Les saïks de peloton, dit la F.P. (6), creusèrent de tels vides dans la masse compacte des assaillants que ceux-ci furent contraints de se terrer avant d'atteindre leur but. Arrêtés, ils ouvrirent à leur tour le feu sur les réguliers. Mais comme les hommes de Tshamionge, loin de prendre la fuite, gênèrent la F.P. en tirillant, la vague commandée par Kalukula put, elle, bousculer le centre de la première ligne. Ils ne purent cependant que déborder les pelotons qui la composaient, qui firent demi-tour et se mirent à fusiller les Baoni par derrière, alors qu'ils se trouvaient aussi exposés au feu de la seconde ligne, en partie convertie par le ravin.

La F.P. commente: 'Les révoltés déployèrent un courage digne d'une meilleure cause, mais leur position était intenable' (7). Le lieutenant Sammas fut blessé (8) et le sergent Joko tué (9).

Pris en tenaille, les hommes de Kalukula durent chercher refuge sous le couvert de la Luata, du côté où ils ne se heurtaient pas à l'obstacle du ravin. Kandolo, qui avait pu rassembler ses troupes entre-temps, commut

un sort identique : il perça la première ligne, fut pris entre deux feux et contraint de fuir vers le torrent pour échapper au feu concentré de la F.P. Une charge impétueuse – commandée cette fois par les clairons de Imlingula – les força à disparaître dans la forêt. Ils se dispersèrent dans les montagnes au Sud-Ouest du Lac Édouard (10) comme on l'apprit par des reconnaissances ultérieures. Henry renonça à les poursuivre et se retira d'abord sur Beni, puis sur Avakubi.

La F.P. sortait victorieuse de la bataille de la Lindi. Mais le combat avait été éprouvant pour elle comme pour les Baoni. Trois Européens avaient été blessés, encore que seul Sannaes dut être considéré comme un blessé grave. Trente soldats noirs étaient également dans un état qui réclamait des soins attentifs (11). Le total des tués et des grands blessés s'élevait à cent vingt hommes (12), il n'est pas difficile d'en déclarer que la F.P. laissa nonante morts sur le terrain.

Nous avons déjà fait état de ce que la marche de Beni vers la Haute-Lindi avait été fort éprouvante. Les blessés vinrent grossir un contingent de malades déjà important. Henry (13) estimait qu'au lendemain de la bataille il ne disposait plus que de cent cinquante hommes en état de porter les armes. Il y en avait cependant autant qui purent se remettre très vite, puisqu'il ramena trois cents soldats à Avakubi.

Outre le sentiment d'avoir gagné, la F.P. ramenait cependant des choses plus concrètes pour compenser la dureté de cette campagne : les femmes, cinq cents fusils Albini, cent fusils à piston, dix mille cartouches et de nombreuses caisses d'objets divers (14). Bref, la plus grosse partie du butin de la révolte (15).

Les Baoni avaient perdu ce que la F.P. avait gagné : en particulier, ils allaient se trouver contraints de rationner les munitions alors même qu'ils étaient contraints de chercher refuge dans des régions peu hospitalières et peu peuplées, où ils auraient eu besoin des ressources de la chasse, puisqu'ils avaient aussi laissé leurs approvisionnementnements entre les mains des vainqueurs. Leurs pertes furent lourdes : quatre cents tués (16) sur un effectif probable de douze cents hommes au combat. Ils perdirent donc un homme sur trois, soit le double de la F.P. qui perdit un peu moins d'un homme sur six. C'ompte tenu des facteurs défavorables que constituait la surprise jouant contre Kandolo, puis le fait de devoir attaquer massivement de front une position avantagée, on peut considérer que les Baoni ont accompli une performance honorable. La F.P. a raison de présenter la bataille de la Lindi comme une lutte très dure contre un adversaire de valeur et ce qui s'est passé sur la Haute-Lindi n'a rien de commun avec ces *révoltes* coloniales qui entassent les

laurens sur de *glorieux faits d'armes* pour mieux dissimuler d'immenses honteuses.

Que représentaient ces gains et ces pertes par rapport à l'ensemble des forces dont disposaient les révoltés ? C'est ce qu'il faudrait savoir pour apprécier la véritable signification de la Lindi : catastrophe ou revers ?

Les historographes de la F.P. (17) disent qu'on aurait pu s'attendre à rencontrer deux mille cinq cents à trois mille Baoni à la Lindi. On n'en trouva que la moitié. Comme souvent, on imagina que *tous les révoltés* étaient dans le camp. Achte estimait que les Baoni qu'il a vus étaient 2.000, peut-être 3.000. Mutamba faisait état de quatre à cinq mille hommes. Et nous savons que les révoltés devaient être au départ environ trois mille soldats et autant d'auxiliaires, soit un total de six mille hommes.

Quand Achte fut capturé, ils avaient de toutes façons déjà essuyé des pertes à Ekwangwa et Irumu. Et il y avait sans doute eu des désertions. De sorte que le chiffre de quatre à cinq mille avancé par Mutamba ne paraît pas irréaliste. Nous avons exposé pourquoi il nous semble devoir reconnaître dans les vaincus de Mukupi et de Kisenge/Walota (Munie Pore/Shamu Kamo) les groupes respectivement de trois cents et de huit cents hommes cités par Achte. De ces onze cents hommes il ne dut pas rester grand monde parmi les combattants actifs : outre de lourdes pertes, au moins à Mukupi, ils se dispersèrent vers l'Ihuri et la Semiki et tentèrent de passer désormais pour de paisibles paysans. Par des événements ultérieurs, nous savons que Changuvu avait emmené un millier d'hommes et Salihoko environ six cents. Vaincus ou au contraire intacts, ces groupes que les combats de la Lindi ne touchèrent pas représentaient entre mille et deux mille hommes.

Les conditions du trajet, à partir de Beni, furent extrêmement dures, et la F.P. découvrit de nombreux cadavres (18), prouvant que le froid et les privations prélevaient un lourd tribut sur les révoltés. Il n'est donc pas invraisemblable qu'ils n'aient plus été que douze cents environ à la Lindi. Il est encore plus certain que, retrouvant ces mêmes conditions après leur défaite, ils durent encore y perdre du monde et qu'en particulier les blessés durent avoir du mal à survivre.

Ishamionge était selon toute vraisemblance tombé à la Lindi. Kandolo, par contre, participa encore à des combats ultérieurs, et l'on a trace de Kasukula dans le Kivu. Si l'on se place du strict point de vue de ce que devinrent les effectifs des révoltés, la situation a donc dû être celle que résume le tableau de la page suivante. Celui-ci fait apparaître qu'il restait encore environ deux mille hommes qui n'avaient pas souffert des revers subis du fait des opérations de Henry. Ils restaient organi-

ses en groupes cohérents et pouvaient, à l'instar de leurs prédécesseurs de Lulubourg, renouveler leurs effectifs en recrutant de nouveaux combattants parmi leurs partisans locaux.

Evolution approximative des effectifs des Baoni du début de la révolte à juillet 1897

Nous avons essayé de donner, pour les différents groupes connus, la *fourchette* dans laquelle devait se situer leur effectif, ainsi que ce qu'il en était advenu à la fin de juillet 1897.

groupe Changuu	de 1.000 à 1.500	intact
groupe Muiwe Pore	de 700 à 900	pertes à Mwakambi, dont peut-être des désertions
groupe de <i>Ukongoni</i>	de 200 à 400	pertes importantes à Mukipi
groupe Saliboko	de 500 à 700	quelques prisonniers dispersés
groupe Kandolo	de 1.000 à 1.500	intact
Ishamionge et Kalukula (l'indi)		400 tués sur place
autres pertes (Kwanga Innu-chemin)	de 800 à 1.000	nombre non déterminé de blessés morts par après dispersés
TOTALIX	de 4.200 à 6.000 (19)	de 1.500 à 2.200 hommes indemnes organisés plusieurs centaines de dispersés environ 3.000 tués

Il y avait donc à la fois des pertes importantes, mais d'importantes forces intactes.

La bataille de la Lindi eut cependant des conséquences qui dépassent un simple décompte des morts, blessés ou prisonniers. Les troupes qui furent détruites, que les Baoni aient été ou non divisés en groupes indépendants, occupaient une place centrale sur le terrain. Après la Lindi, Changuu et Saliboko restèrent sans nouvelles l'un de l'autre et les survivants de la Lindi errèrent parfois sans trop savoir où chercher leurs camarades plus chanceux. Cette coupure de liaisons est un des coups les plus graves qu'une armée puisse avoir à subir, et c'est peut-être par là que la F.P. avait remporté à la Lindi une grande victoire.

NOTES

1) Henry, op.cit., page 442.

2) Il n'y avait qu'environ un tiers de la colonne qui se composait de soldats ayant vu la révolte de près et résista à la tentation d'y participer. Le reste était prélevé sur les garnisons d'Avakubi et de Basoko, qui ne s'étaient pas révoltées. Il ne faut donc pas exagérer la proportion des couples séparés. La plupart des soldats pensèrent sans doute simplement qu'il n'était aucunement nécessaire d'avoir connu une femme autrefois pour en savoirter les avantages au moment présent...

3) cf. Henry, op.cit., page 445.

On manque de renseignements précis sur ce que Henry savait des effectifs dont disposaient Ishamionge et Kalukula. Les troupes qu'il avait en face de lui étaient sans aucun doute le gros de celles qu'il avait rencontrées le P. Achte, qui les estimait à trois mille hommes au plus. Achte avait averti Sammas qui avait rejoint Henry à Mukipi. Mais nous ne savons pas si le missionnaire avait communiqué à la F.P., dans sa lettre aux officiers de Karimbi, ses estimations quant au nombre des Baoni, ni si de tels renseignements avaient circulé oralement entre les missionnaires, les Anglais et l'I.C.

4) Henry, op.cit., page 448.

5) C'est du moins la version de Henry (op.cit., cf. supra) et de la F.P., op.cit., page 416 qui le suit comme d'habitude. Cela place la contre-attaque peu après six heures, et non à sept heures comme chez Lejeune-Choquet (op.cit., p. 155).

6) op.cit., p. 416.

7) *ibidem*, p. 417.

8) Une balle traversa son bras gauche, ricocha sur ses cartouches et s'enfonça dans sa hanche au lieu de le tuer (Lejeune-Choquet, op.cit., page 155).

9) Il se serait précipité volontairement au-devant d'une balle pour sauver Henry *en lui faisant un rempart de son corps* (F.P., op.cit., page 417).

10) Deux de leurs groupes furent éliminés, en octobre 1897, respectivement par le lieutenant Frichsen et le Commandant Brochard.

11) Lejeune-Choquet, op.cit., p. 155; F.P., op.cit., p. 418.

12) F.P., *ibidem*.

13) Henry, op.cit., pages 460 ss; F.P., *ibidem*.

14) Lejeune-Choquet, page 155; F.P., page 418.

15) On en a une preuve indirecte par le fait que diverses opérations ultérieures des Baoni avaient visiblement pour but de faire du butin.

16) Lejeune-Choquet 155 F.P., 418.

17) F.P., op.cit., page 412.

18) F.P., op.cit., page 412. Néanmoins de ces pertes, ni leur ventilation entre les soldats et les différentes catégories de non-combattants (femmes, enfants, porteurs) ne sont connues.

19) ce qui situe le chiffre dans une moyenne entre celui de Achte et les 6.000 généralement admis. Sources: Achte, Henry, Lejeune-Choquet, etc.

XXVI. Les suites de la Lindi ou l'art d'accommoder la victoire

L'écume (1) attribuée à Henry, au lendemain de la Lindi, cette phrase hautement optimiste: Les Tanganykas revôles sont pour ainsi dire amenés jusqu'au dernier.

Léopold II decida de toutes façons d'en faire la veinte officielle de l'É.C. Avant à l'époque à la fois un besoin criant de concours financier et des négociations difficiles à mener à propos de sa perpétuelle obsession du Nil, il annonça à grands sons de trompes que la révolte était manée et que l'É.C. avait désormais à nouveau la situation bien en mains. Dorenavant, la révolte était pour lui une affaire close dont il ne voulait plus entendre parler et c'est avec référence et parcimonie qu'il fournit les moyens de la combatre. Sans diminuer les mérites des Baoni, il fait tout de même bien dire que jusqu'à la fin les actions menées contre eux par la F.P. — en particulier par Dhanis — ont été singulièrement affaiblies par le manque de moyens, dû à la parcimonie de Léopold II. De ce fait, il est arrivé à la F.P. de se trouver aussi démunie que ses adversaires, et de devoir comme eux cultiver la débrouille et le bout de ficelle. Dans ces conditions, l'enthousiasme et la supériorité morale des Baoni vinrent à plus d'une reprise, à l'emporter.

Desirant donner du lustre à la victoire de la Lindi, le Roi-Souverain ne se montra pas avare de médailles et de distinctions: Henry fut cité à l'ordre du jour et fait chevalier de l'Étoile Africaine, avant de recevoir plus tard le titre de Chevalier de la Lindi; Sannas devint chevalier de l'ordre royal du Lion, les Lieutenants Derlaye et Friaat eurent droit à la médaille d'or du même ordre, et les adjutants Kimpe, Sauvage et Rewers à celle d'argent (2).

Ces récompenses n'avaient rien que de normal. Ce qui l'était moins, c'est que Léopold II saisit l'occasion d'enfourcher ses chevaux favoris, le Nil et la rancune contre Dhanis. Celui-ci reçut un coup de patte du lion royal, sous la forme d'un télégramme: 'Envoyez colonne Henry au Nil. Le Roi désire y voir cet officier qui a donné des preuves fréquentes de son esprit d'entreprise et de qualités militaires supérieures'. Ce que l'on peut traduire en termes moins élégants par: 'Si vous n'êtes pas f... de le faire, envoyez-y donc quelqu'un de compétent'.

Henry dut donc prélever sur les moyens dont il disposait à Avakubi de quoi équiper une colonne de sept cents volontaires avec lesquels il partit en mars 1898 vers Redjal, qu'il atteignait le 1er juillet.

Or, à l'époque où s'effectuait ce prélevement au profit du Nil, la situation de la F.P. ne poussait pas à l'optimisme: Joubert écrit:

« 27 août, Venbergh (3): Deberghé (4) lui (au P. Guillaume) écrit que, au mois de juin, les révoltes étaient vers la Semfiki. Ils ont tenu le Père Achte quatre jours prisonnier et l'ont relâché. Henry était près d'eux avec ses troupes; il ne sait si les révoltes se sont battus ou s'ils se sont réfugiés dans l'Éganda. Il cric famine et dit qu'il a dû mettre à Kabala une centaine de Bahuba qui auraient voulu faire une petite mutinerie à Kibanga (5).

« 21 septembre, March (6): Des gens qui ont porté des vivres à Mlowa, racontent que Mohonval avait voulu donner la chicote à un soldat, les camarades de celui-ci ont lié Mohonval. Décidément, Deberghé ferait bien de licencier une partie de ces soldats qui crèvent de faim.

« 13 octobre, Mercredi (7): (...) Les révoltes auraient été battus par Henry. Dhanis doit recommencer son expédition, pour laquelle il doit arriver 300 Blancs...

On remarquera que, vue de près, la nouvelle de la bataille de la Lindi qui met quatre mois à atteindre Joubert — n'empêche pas d'estimer que Dhanis ne tardera pas à disposer de gros moyens, et en particulier de renforts blancs massifs. Les trois cents Blancs qu'attendrait Dhanis relèvent en grande partie du *coefficient d'Afrique*, autrement dit de la part d'exagération dans les nouvelles. Trois cents Européens — forcément volontaires pour encadrer la F.P. puisqu'on ne pouvait engager, au Congo, de troupes métropolitaines — cela aurait signifié que les effectifs de l'armée coloniale étaient portés à environ 20.000 hommes (8). Cela donne une idée de ce que les Européens présents sur place pensaient à l'époque être les effectifs nécessaires pour redresser la situation.

La description que Joubert fait de la F.P. est de nature à inspirer quelques questions sur ses qualités combattives. Et cette situation n'étant en rien transitoire. A peu près un an plus tard, le commandant Dupuis (9) dépeignait de la façon suivante l'état de la F.P.: « A Mfieri, ces soldats (ceux de l'ancien détachement Glorie) ont volé des femmes, des boys, ont pénétré dans la maison de Munnie Mtoro, y ont pris le riz destiné à la nourriture des blancs. En quittant Mfieri ils ont mis le feu à un quartier du village. Jusqu'à Chabunda, ils ont pillé et volé tout au long du chemin. A Chabunda, ayant reçu l'ordre de construire un fossé, ils refusent, jettent les machettes à terre en disant qu'ils ne sont pas esclaves du blanc. Le jour du combat le peloton Paternoster refuse de monter de garde, 4 caporaux et 8 premiers soldats seulement acceptent sur cent

hommes. A Ngwesse, les soldats du peloton Paternoster, devant rester à l'arrière-garde, abandonnent leur blanc après avoir brûlé le village. Refus régulier de service partout et refus régulier de monter de garde. En route, à Makula, les blancs ont vu dix cadavres d'indigènes décapités et affigés, les mains derrière le dos. Un peu plus loin les soldats ont attaché une femme à un stick et l'ont fusillée. En route, ils avaient emporté des femmes, brûlé des enfants dans des huttes. Le soldat Diako a fusillé un Wagemia (sic) qui fuyait. Un soldat ayant été mis à la chaîne s'est détaché tranquillement, a repris son fusil. Le caporal Banne a dit en riant: Les Blancs ne sont pas assez forts pour nous mettre à la chaîne, nous sommes assez forts pour les y mettre eux-mêmes!!! etc...

A plus d'une reprise, les officiers perdirent toute espèce de contrôle sur la troupe, qui se comporta comme une bande de pillards, y compris sous l'oeil de Dhanis lui-même. Il n'est donc guère étonnant que les Baoni aient trouvé appui et renforts auprès de la population et même, fait assez rare pour qu'on le relève, d'un certain nombre de chefs coutumiers, dans le courant de 1898.

Et cependant, en juin de cette année-là, Dhanis reçut à Lokandu, où il avait transféré son Quartier-Général, une lettre du GGJ lui demandant avec insistance l'envoi urgent vers Lado de « cinq cents soldats exercés et absolument sûrs » (10).

Il est vraiment très difficile d'éveiller les rois qui rêvent!

NOTES

1) Lejeune, op. cit., page 147. Rappelons qu'on a toutes les raisons de croire que Lejeune était particulièrement bien informé sur tout ce qui regarde la carrière de Joubert Henry.

2) D'après Wauters, op. cit., page 437, l'ÉIC avait à l'époque quatre ordres: l'*Étoile Africaine*, fondée en 1888, l'*Étoile de Service*, fondée en 1889 et confiée à ceux qui ont *honorablement accompli un terme de service au Congo*, l'*Ordre Royal du Lion*, fondé en 1891 et l'*Ordre de la Couronne* qui date de 1897.

3) Joubert, APB, E-18, 1897-16.

4) L'entrepreneur, commandant de place à Mlowa (Albertville). L'orthographe exacte de son nom est DEBERGHÉ.

5) Dans la partie sud de la presqu'île Tchovari, au Nord du Tanganyika. Voir à ce sujet les cartes du chapitre XIII.

6) Joubert, APB, E-18, 1897-18.

7) Idem, 1897-19.

8) En 1933, Jacques Crockaert (*Bonla Matari*, page 239) à l'époque Secrétaire du Congrès Colonial Belge, considérait comme remarquable une Force Publique de 18.000 hommes, alors qu'il était intervenu l'effort de mobilisation de la Première Guerre Mondiale.

9) Commandant l'important poste fortifié de Nyangwe. Texte in Lejeune, op. cit., pp. 158-159.

10) Cornet, *Mauronia*, page 251.